

Souvenirs sur Joseph Bonaparte

Abel Hugo

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

SUR

JOSEPH NAPOLÉON,

SA COUR, L'ARMÉE FRANÇAISE, ET L'ESPAGNE EN 1811, 1812 ET 1813.

PREMIÈRE PARTIE.

Le nom de Joseph-Napoléon Bonaparte est un des premiers noms qui se soient gravés dans ma mémoire. Il se trouve mêlé aux souvenirs de ma plus tendre enfance.

Mon père commandait la place de Lunéville, à l'époque du congrès, où fut signée la paix entre la France républicaine et l'Autriche, vaincue à Hohenlinden. Le comte de Cobentzel y défendait les intérêts de l'empereur François, Joseph Bonaparte y était le plénipotentiaire du peuple français. J'avais alors quatre ans ; les ambassadeurs, quand ils ne recevaient pas chez eux, se réunissaient quelquefois le soir, ainsi que les personnes de leur suite, dans la maison de mon père.

Joseph m'avait pris en affection. Il m'en donnait souvent des témoignages sensibles pour un enfant, par de petits cadeaux de dragées et de ces confitures, si exquises en Lorraine. Je l'aimais beaucoup à cause de ses caresses et surtout à cause de ses bonbons. J'en étais si reconnaissant, que plusieurs années après, ma bonne mère me parlant des chagrins et des joies que lui avait

causés mon enfance, et me rappelant quelques détails de nos soirées de Lunéville, fut très étonnée du frais souvenir que je gardais encore des bontés de Joseph Bonaparte.

Ce fut au congrès de Lunéville que mon père vit pour la première fois celui qu'il devait suivre plus tard à Naples et à Madrid ; ce fut à Lunéville que commença entre Joseph Napoléon et lui cette liaison, que l'ancien roi d'Espagne, dans ses lettres, appelle encore aujourd'hui de l'amitié, amitié bien réelle et bien éprouvée, puisqu'elle a résisté à ces deux grandes choses qui, d'ordinaire, n'ont pas d'amis, le trône et l'exil.

Peu de temps après l'élévation de Joseph au trône de Naples, mon père passa à son service. Il y devint colonel de cette belle légion corse qui se distingua d'une manière si remarquable tant au siège de Gaëte que dans la poursuite et la destruction de la bande de Fra-Diavolo. Il était en outre un des maréchaux du palais. J'ai souvenir d'avoir été conduit par lui à Naples, pour remercier le roi d'une place qu'il m'avait accordée parmi ses pages. Je n'ai jamais oublié le sourire bienveillant et le regard affectueux avec lesquels Joseph accueillit l'enfant qu'il avait connu à Lunéville.

Cependant j'étais encore trop jeune pour pouvoir profiter de la faveur qui m'était faite, on me ramena en France. Quelque temps après, mon père quitta l'Italie, et suivit Joseph en Espagne.

Après plusieurs années de séjour à Paris, en mars 1811, nous partîmes, ma mère, mes frères et moi, pour aller rejoindre mon père en Espagne. Il n'était pas à Madrid. Investi du gouvernement de la province de Guadalaxara, il était chargé, avec sa brigade, de couvrir la capitale contre les attaques de la division de

don Juan Martin, vulgairement nommé l'Empecinado, partisan célèbre et digne de sa célébrité.

Le roi n'était pas non plus à Madrid, quand nous y arrivâmes. Il venait de partir pour la France, où il devait rester peu de temps. Pendant notre voyage, nous l'avions rencontré. C'était aux portes de Valladolid. Le convoi dont nous faisions partie avait dû se ranger sur le bord de la route, pour laisser passer son escorte et ses équipages. Joseph voyageait rapidement. Il avait avec lui une partie des chevau-légers de sa garde. Sa voiture rasa la nôtre. J'étais à la portière, tout yeux et tout oreilles. Le roi à son passage me parut triste et préoccupé. Il parlait avec chaleur à une des personnes assises en face de lui. J'ai su depuis la cause de cet air sombre qui me surprit alors. Il me semblait qu'un roi devait toujours être gai. Joseph allait à Paris sous le prétexte apparent d'assister au baptême du roi de Rome, mais dans le but réel d'abdiquer la couronne d'Espagne, et de remettre aux mains de l'empereur le sceptre dont il ne pouvait plus se servir pour protéger efficacement ses sujets..

Nous restâmes à Madrid pour y attendre l'arrivée de mon père et le retour du roi. Nous fûmes logés dans l'hôtel du prince de Masserano, ancien ambassadeur de la cour d'Espagne à Paris, et grand-maître des cérémonies de Joseph Napoléon. Cet hôtel, qui était désert quand nous y entrâmes, occupe une place dans mes souvenirs. C'était un grand bâtiment situé à l'angle de la Calle de la Reyna, près de la magnifique rue d'Alcala, sans apparence extérieure, mais dont l'intérieur était magnifiquement décoré. C'était le luxe d'un palais de roi. On y trouvait de vastes salles, à hautes croisées, à larges balcons, à lambris dorés. Partout de superbes lustres de cristal de roche, d'immenses glaces de Venise,

qui doublaient la grandeur des appartemens ; partout des meubles d'un goût ancien, mais recouverts de belles tapisseries et ornés de sculptures soigneusement dorées ; des tentures en soierie de Perse ; d'amples rideaux de damas ; de riches tapis de Turquie, brillant de couleurs variées ; des coffres, des armoires en bois précieux, sculptés, dorés ou peints ; des porcelaines de la Chine et du Japon. On remarquait, dans un des salons, deux vases japonais, à peintures éclatantes, où des chimères et des animaux fantastiques paraissaient cachés parmi des fleurs inconnues. Chacun de ces vases était assez grand pour que nous pussions nous y cacher tous les trois, mes deux frères et moi. Le prince de Masserano, grand d'Espagne de première classe, avait, en partant pour son ambassade, emmené à Paris tous les gens de son service. Il avait laissé son hôtel désert, et sous la garde d'un vieil intendant de sa famille. Quoique l'Ayuntamiento de Madrid, en nous l'assignant pour logement, eût mis à notre disposition la maison tout entière, en l'absence de mon père, nous n'en occupions qu'une partie, et encore (avec le petit nombre de domestiques qu'avait ma mère) y étions-nous comme perdus. La richesse et les curiosités de notre demeure nous étonnaient beaucoup, mes frères et moi. Nous ne nous bornions pas à admirer seulement les appartemens qui nous étaient abandonnés, nous avions trouvé un trousseau de clefs qui contenait celles de toutes les salles, et l'hôtel entier était soumis à nos enfantines investigations, malgré les défenses de notre mère. Celle-ci, sévère et scrupuleuse, avait vu, pendant les guerres de la Vendée, les habitations de son père et de son grand-père livrées à la discrétion des soldats ; elle ne supportait qu'avec peine tout ce qui lui rappelait les désordres d'une occupation militaire. Nous, enfans curieux et observateurs, nous ne concevions pas ses scrupules, et nous pro-

fitions de son absence pour ouvrir les portes fermées et pour aller visiter ces richesses orientales dont les contes des Mille et une nuits nous avaient seuls jusqu'alors pu donner une idée ; mais cependant, subjugués par l'ascendant maternel, nous admirions tout de loin avec une sorte de respect et de crainte.

Ce qui me charmait alors en Espagne, outre le bonheur de voir un pays nouveau et de satisfaire ma jeune curiosité, c'étaient l'éclat du ciel et la lumière abondante, pure, pénétrante, dont tout me semblait inondé. Nous étions dans l'été de 1811, fameux par l'apparition de la grande comète. La chambre où je couchais avec mes frères, à portée de la surveillance active et toujours inquiète de notre mère, donnait sur une petite cour, pavée de larges pierres plates, entourée de portiques pareils à ceux d'un cloître, et dont le centre était occupé par un bassin d'eau limpide, sans cesse renouvelée par une gerbe jaillissante. Quelques fleurs, quelques arbustes à feuilles embaumées égayaient la tristesse de cette cour intérieure. Les rayons éblouissans du soleil l'éclairaient pendant le jour, et pendant la nuit la lueur presque solaire de la comète ne permettait pas à l'obscurité d'y pénétrer ; que de fois, après que ma mère était venue dans notre chambre faire sa visite accoutumée, voir si nous étions couchés, s'informer si nous avions besoin de quelque chose, donner à chacun de nous le baiser du soir, après que j'avais entendu mes jeunes frères s'endormir profondément ; que de fois me suis-je relevé pour m'asseoir, presque nu, sur le balcon de notre croisée, afin de jouir de la fraîcheur de l'air, d'écouter l'harmonieuse et faible rumeur de la ville assoupie, et d'admirer la comète flamboyante et les étoiles scintillant à travers le large éventail de sa queue, dont la moitié du ciel était couverte ; car dans l'air pur et sous le climat méridional

de l'Espagne, je l'ai appris depuis, cette comète a paru plus grande et plus lumineuse que dans aucun autre pays de l'Europe.

Alors que de vagues pensées ! que de rêveries sans but ! que de regards perdus, jetés dans cet abîme des cieux où j'aurais voulu découvrir quelque chose derrière les étoiles ! Puis, quand je me retournais pour retomber sur la terre, je voyais dans la même alcôve, mes deux frères plus jeunes que moi, fatigués par les jeux de la journée, reposant sous leur blanche couverture et dormant d'un sommeil paisible. Souvent aussi et presque malgré moi, mes yeux s'arrêtaient sur un portrait, ouvrage de Raphaël Mengs, seul tableau oublié dans cette partie de l'hôtel, et qui était resté accroché à la muraille de notre chambre. Ce portrait, c'était Charles iii, en simple habit de chasse, décoré seulement du grand cordon bleu de ciel à lisérés blancs et de la plaque de l'ordre qu'il a créé. La lumière était suffisante pour que je pusse distinguer facilement tous les traits de son visage, ils empruntaient même de cette clarté douteuse un air de vérité, un aspect de vie que je ne leur trouvais pas pendant le jour.

Je distinguais facilement cette tête qui m'a toujours paru si bizarre, cette figure longue comme celle d'un bouc, un nez aquilin dont l'extrémité cachait la moitié d'une bouche bordée de grosses lèvres brunies par le cigarre, de grands yeux noirs presque aussi saillans que le nez, un front haut et ridé surmonté d'une petite perruque flanquée de trois maigres boudins. À voir cette face hétéroclite, cette figure grotesque, mais où brillait pourtant un regard fin et doux, je ne me doutais guère que j'avais sous les yeux un des plus sages et des plus grands monarques de l'Espagne, homme sévère et vertueux, roi philosophe et bienfaisant, chrétien pieux, religieux observateur de ses devoirs envers ses sujets, et au

règne duquel appartient la majeure partie des monumens et des fondations utiles qui ont décoré l'Espagne sous la dynastie des Bourbons…

Joseph revint de Paris. Le roi d'Espagne se souvint des promesses du roi de Naples, et mes parens reçurent l'avis que j'étais nommé page de sa majesté.

C'était une faveur d'autant plus grande, qu'aucun autre Français n'y devait être admis. Dire qu'elle me combla de joie serait peu dire ; j'étais dans l'enivrement.

Peu de jours après ma nomination, ma mère me conduisit dans la Real Casa de Pages.

Mon début aux Pages ne m'inspirait ni crainte ni inquiétude. Je parlais déjà assez bien l'espagnol pour pouvoir prendre part à toutes les conversations. Ma qualité d'ancien élève du Lycée impérial de Paris me donnait une sorte de confiance en moi-même, qui m'empêchait de redouter le moment de la première entrevue avec les jeunes Espagnols dont j'allais devenir le compagnon.

Je fus d'ailleurs parfaitement reçu par eux. La coutume barbare d'accueillir par des mystifications, ou grossières, ou brutales, un camarade nouvel arrivé, était inconnue en Espagne, et je n'eus à supporter aucune de ces plaisanteries cruelles alors usitées en pareil cas à Saint-Cyr et à Fontainebleau.

Le gouverneur et les directeurs ne furent pas moins bienveillans pour moi que mes jeunes compagnons. Il fut décidé que ma présentation au roi aurait lieu le 1 janvier suivant, jour de baisemains et de grand gala.

Mon uniforme me fut apporté la veille de ce jour, mémorable pour moi. On peut aisément s'imaginer quels furent mes transports de joie en l'essayant. Je n'ai pas éprouvé de pareil plaisir, alors même que, pour la première fois, j'ai porté l'épaulette.

L'uniforme des pages de Joseph Napoléon n'avait cependant rien de cette élégance recherchée qui distinguait les pages espagnols des rois de la dynastie autrichienne, lorsque, marchant à pied, le chapeau à la main, autour du coche royal, ou bien, assis sur les portières, ils accompagnaient à la fiesta de Toros ou à la procession de San Isidro leurs graves et magnifiques souverains. Des chausses de soie noire, un juste-au-corps de velours noir que serrait à la taille une ceinture de même couleur, un large chapeau de feutre orné d'une longue plume blanche, tel était alors leur costume simple et pittoresque. Du reste, point de manteau, point d'épée, seulement on voyait suspendue à la ceinture des plus âgés une petite dague de Tolède, à poignée d'or richement ciselée et à fourreau d'argent émaillé et orné d'arabesques.

Dans sa richesse, l'uniforme des pages de Joseph Napoléon, ainsi que celui des pages de la maison de Bourbon, ressemblait plutôt à une livrée qu'à un habit de cour.

Nous portions un frac bleu foncé, galonné en or au collet, aux paremens, aux retroussis, à la taille, et dont la poitrine était couverte de larges galons à brandebourgs d'or, pareils, sauf la couleur, à ceux des grenadiers à cheval de la garde de Charles x. Les paremens et le collet du frac étaient en velours. Des culottes bleues, serrées au genou par une boucle d'or, des bas de soie blancs à grands coins, des souliers à boucles, complétaient cet uniforme, que relevaient un peu un chapeau militaire, magnifiquement galonné et doublé de plumes blanches comme le cha-

peau d'un maréchal de France, une aiguillette de soie blanche, brodée d'or, attachée sur l'épaule gauche, et enfin l'épée, que nous avions au côté.

Les pages de service portaient seuls la botte à l'écuyère.

Le 1 janvier, je fus prêt de grand matin. Avant de partir pour le palais, nous devions passer la revue de notre gouverneur.

C'était l'ancien gouverneur des pages de Charles iv, dont Luis de Rancaño, un colonel du génie, officier fort estimé dans son arme, et qui avait obtenu l'emploi qu'il occupait auprès de nous, comme une sorte de retraite honorable pour sa vieillesse ; d'une taille élevée, d'une belle tenue militaire ; juste, ferme, doux et bienveillant, il nous inspirait à tous du respect. J'ai eu le bonheur, depuis les évènements de 1814, de revoir à Paris cet homme vénérable, expatrié comme tous les Espagnols distingués qui avaient servi Joseph. Il supportait avec calme, sans plaintes comme sans orgueil, les peines et les misères de l'exil. La vie de Paris plaisait à cette intelligence active. Logé mesquinement, vivant sobrement, ne cherchant de récréations que dans les promenades qu'il faisait chaque jour avec le petit nombre d'amis éclairés que ses connaissances variées, sa conversation substantielle et instructive attiraient auprès de lui ; suivant avec assiduité quelques cours choisis du Collége de France, s'occupant dans une certaine mesure de géographie, de chimie, de botanique et de hautes mathématiques, il attendait ainsi, avec philosophie et résignation, la mort qui est venue le frapper peu de temps avant l'époque où les décrets de la reine Christine ont ouvert les portes de l'Espagne à tous les exilés.

Nous donnions à ce digne gouverneur le doux nom d'Ayo (père nourricier). C'était l'ancien titre de son emploi, touchante appellation que la nouvelle étiquette espagnole avait empruntée à l'ancienne.

En me voyant arriver le premier de tous, ce bon vieillard, qui ne venait au palais que pour assister à ma présentation et m'encourager par sa présence, me félicita de ma diligence et sourit lorsque je lui en avouai naïvement la cause.

M. Rancaño avait auprès de lui, comme assistente et sous-gouverneur, un jeune chef de bataillon, officier de grande distinction, nommé Landaburu. Cet officier a aussi suivi en France le roi Joseph ; mais, après le retour de Ferdinand à Madrid, il obtint l'autorisation de revenir en Espagne. Ses talens militaires et peut-être aussi quelque protection lui firent obtenir de l'emploi. Il entra dans la garde royale ; et c'est, m'a-t-on affirmé, ce même Landaburu, qui, pendant les troubles de Madrid, en juillet 1832, périt misérablement, massacré par les soldats qu'il commandait. M. Landaburu avait embrassé avec chaleur les principes et la cause de la révolution espagnole.

Placé par mon âge et par l'état avancé de mes études au nombre des pages de première classe, je m'étais lié avec un d'entre eux, appelé Domingo Aristizabal. Ce jeune homme, déjà page sous Charles iv, était fils d'un ancien vice-roi du Mexique. Son père et tous ses parens, dont il s'était trouvé éloigné et en quelque sorte abandonné au moment de l'occupation de Madrid par les Français, combattaient dans les rangs des insurgés. Il avait franchement répondu à mon amitié et m'avait promis de ne pas me quitter pendant ma réception, afin de me faire connaître

toutes les personnes de la cour, dont les noms lui étaient depuis long-temps familiers.

La revue passée et l'heure du départ étant sonnée, nous nous mîmes en route, marchant militairement deux par deux, ayant en tête notre gouverneur et M. Landaburu ; Aristizabal était à mon côté.

Pour arriver au palais, nous avions à traverser une grande place, à peine nivelée et encore couverte de ruines et de décombres : c'était une des places que le roi Joseph, jaloux de l'embellissement et de la salubrité de la ville, avait ordonné d'ouvrir, et qui lui faisaient donner, par les Espagnols mécontens des innovations dont ils n'appréciaient pas alors toute l'utilité, le surnom de Rey de las Plazas.

Les ennemis de Joseph, ne pouvant attaquer les actes de son administration, vraiment paternelle et dirigée dans l'intérêt du pays, s'attaquaient à sa personne même. Pour exciter contre lui l'animadversion des classes infimes de la nation, il n'est sorte de calomnies odieuses, d'absurdes imputations qu'ils ne cherchassent à répandre. Ils allaient jusqu'à lui supposer des infirmités corporelles ou des habitudes grossières ; ils représentaient ce prince, qui est un homme d'une figure agréable, d'une belle stature et d'une sobriété peu communes, comme un monstre difforme, adonné à l'ivrognerie ; ils l'appelaient injurieusement el Rey tuerto, Pepe Coxo, Pepe Botellas, etc. Le peuple de Madrid savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ces ridicules imputations, mais elles obtenaient quelque crédit dans les provinces éloignées de la capitale, et servaient ainsi la haine des ennemis du roi.

Les Espagnols aiment d'ailleurs les sobriquets et les jeux de mots. Les insurgés, comme on sait, appelaient rarement leurs chefs eux-mêmes par leur nom de famille ; des surnoms tirés le plus souvent de leur ancien état ou de quelque défaut corporel servaient à les désigner : ainsi c'étaient el Manco (le manchot), el Cura (le curé), el Pastor (le berger), el Empecinado (l'empoissé), etc. On doit bien penser qu'ils usaient d'une liberté plus grande en parlant de leurs ennemis. Napoléon, que les auteurs dramatiques des villes où siégeaient des juntes insurrectionnelles, faisaient figurer au théâtre sous les traits de Satan, était toujours appelé par la populace de Madrid Napoladron.

Le jeu de mots que je vais citer peut donner une idée du genre d'esprit des plaisanteries espagnoles de cette époque. Tout le monde sait que Napoléon avait au nombre de ses aides-de-camp, M. Mouton, aujourd'hui maréchal de France, et commandant en chef de la garde nationale parisienne. Les Madrileños, jouant sur le titre de comte de Lobau, donné au général, disaient que la puissance de l'empereur était en effet bien grande, puisque d'un mouton, il avait pu faire un loup (en espagnol lobo), de un carnero ha hecho un lobo.

J'ai dit que le palais de Madrid s'élève à l'extrémité de la place ouverte par ordre de Joseph.

Il a été construit sur l'emplacement autrefois occupé par l'ancien palais des rois de la dynastie autrichienne. Ce palais, brûlé sous le règne de Philippe v, était d'une magnificence extraordinaire. Les marbres précieux de la Grèce et de l'Italie, l'or et l'argent de l'Amérique, nouvellement découverte, avaient servi à l'ornement de la demeure des fils de Charles-Quint ; mais l'aspect sombre du bâtiment ne répondait pas à la richesse des déco-

rations intérieures. La façade principale seule avait quelque noblesse. Le reste n'était qu'un assemblage confus d'édifices, élevés à différentes époques, séparés entre eux par de petites cours sales et obscures, où, comme dans le temple de Jérusalem, des revendeurs de toute espèce avaient trouvé le moyen d'établir leurs magasins et leurs boutiques. Le feu commença dans ces taudis mal habités, et gagna les salons du palais ; les guenilles de la populace servirent à alimenter les flammes qui consumèrent l'habitation royale.

Après la destruction de ce palais, Philippe v s'établit dans celui du Buen Retiro, situé à l'extrémité opposée de la ville. Mais, quels que fussent les agrémens de cette charmante retraite, alors ornée d'épais ombrages, d'abondantes et vives fontaines, de larges bassins, le roi ne pouvait s'empêcher de regretter la belle position du palais brûlé, qui, placé sur une colline dont le flanc escarpé est bordé par le Mançanarez, dominait d'un côté la ville entière de Madrid, et de l'autre de vastes campagnes, où s'étendent les rians jardins de la Casa del campo et les forêts profondes del Pardo. La vue n'y est bornée que par la chaîne granitique des monts Guadarrama, au pied de laquelle, par un beau temps, on peut distinguer la coupole arrondie et les immenses bâtimens de l'Escurial. Comme son aïeul Louis xiv, Philippe v avait le goût des monumens ; il voulut reconstruire l'édifice qui avait été détruit, et invita les architectes distingués de ses états d'Espagne et d'Italie, à lui soumettre leurs plans. Celui qu'il adopta n'a pas été entièrement mis à exécution ; une partie seule du palais est terminée ; mais, comme cette partie forme un tout régulier, il est douteux que l'on songe jamais à construire le reste des bâtimens primitivement projetés. Le premier des successeurs

de Philippe v qui ait habité le nouveau palais, est Charles iii, et encore ne fut-ce que vers la fin de son règne.

Le palais de Madrid, tel qu'il existe aujourd'hui, offre à peu près l'aspect du Louvre. C'est un carré parfait, au milieu duquel se trouve une grande cour entourée de portiques au rez-de-chaussée, et de galeries à chaque étage. C'est par cette cour que la partie souterraine du palais reçoit du jour et de l'air ; car c'est une des singularités de cet édifice d'avoir plus d'étendue sous terre que dehors. La colline sur laquelle il est bâti a été excavée jusqu'au niveau du Mançanarez ; on entre de plain-pied dans les souterrains par le flanc qui regarde la rivière, et on y descend par des escaliers placés aux quatre coins de la cour. C'est là que sont les cuisines, les caves, les bûchers, les magasins de toutes espèces, et même quelques logemens pour les employés des cuisines, dans la partie qui s'ouvre sur le flanc de la colline. On compte ainsi jusqu'à sept étages superposés qui plongent dans les entrailles de la terre.

L'architecture du palais est noble et simple. Chacune des quatre faces, ornée de pavillons à pilastres, ressemble assez à la façade méridionale du Louvre. Toutes les précautions ont été prises pour que l'édifice ne devienne pas la proie des flammes comme celui qu'il a remplacé. La pierre, le marbre, le fer et le bronze ont été seuls employés à sa construction. Toutes les salles sont voûtées, les chambranles des portes, les encadremens des croisées, sont en marbre. La plupart des portes sont en bronze ou revêtues de feuilles de ce métal. Les parquets seuls sont en bois. Le feu prendrait dans une salle qu'il ne pourrait consumer que les tentures et les meubles qui en forment la décoration. Enfin les

murailles extérieures sont assez solides pour résister à l'action de la grosse artillerie, elles ont quatorze pieds d'épaisseur.

Le rez-de-chaussée du palais a toujours été occupé par les bureaux des divers ministres, qui composent l'administration espagnole. Ils y étaient également installés du temps de Joseph. Le roi avait ainsi l'avantage de pouvoir obtenir sur-le-champ les renseignemens qu'il pouvait désirer, et de trouver, à toute heure de la journée, à sa disposition les ministres de chaque département. Les entresols étaient destinés aux logemens des officiers et employés de la maison du roi.

Au premier étage se trouvent, outre les appartemens consacrés aux princes, les appartemens du roi, séparés de ceux de la reine par les salons de réception publique. Un bel escalier de marbre, décoré de sculptures délicatement travaillées, conduit aux grands appartemens.

Ceux-ci sont extraordinairement vastes. La pièce principale est la salle du trône appelée salon de los reynos, qui communique à la chambre à coucher du roi par son cabinet et sa bibliothèque. Cette salle tire son nom d'un plafond superbe, peint à la fresque par Tiepolo, peintre vénitien d'un grand talent, et qui représente les différens costumes des peuples soumis à la monarchie espagnole. Dans cette suite de peintures pittoresques, on voit figurer des habitans de chacune des quatre parties du monde, et en les admirant, on se rappelle involontairement le compliment emphatique qu'un courtisan de Philippe ii adressait à ce monarque ambitieux : « Sire, le soleil ne se couche jamais dans vos états. » L'ameublement du salon de los reynos répond à sa destination par sa magnificence. Le dais royal et le trône, élevé sur des gradins recouverts de beaux tapis, sont ornés de broderies d'une

merveilleuse richesse et entourés d'une balustrade d'or enrichie de ciselures et d'arabesques. Tous les meubles supportent des vases précieux par la matière ou par le travail, des bustes ou des statues.

Àl'exception des tableaux de maîtres et des ouvrages de sculpture antique que renferme le palais, tous les objets de décoration et d'ameublement qui y sont placés proviennent des fabriques nationales. Les marbres des tables et des lambris ont été extraits des riches carrières de la Péninsule ; les vitres des croisées, aussi belles que les verres de Bohême ; les glaces, dont la grandeur est sans égale en Europe, ont été coulées dans la manufacture de San Ildefonso ; les tentures et les portières de soierie viennent des fabriques de Murcie et de Grenade (qui sont un reste de l'industrie des Maures) ; les tapisseries, exécutées d'après les meilleurs tableaux des écoles d'Italie et d'Espagne, ont été tissues dans la manufacture royale, située aux portes de Madrid ; enfin les porcelaines sortent de la manufacture de la China, au Buen Retiro. Ces tapisseries et ces porcelaines peuvent rivaliser avec ce que produisirent de mieux, il y a cent ans, les manufactures de Sèvres et des Gobelins.

Ce qui donne à la décoration intérieure du palais de Madrid un caractère de grandeur et de magnificence vraiment royales, c'est la profusion de peintures qu'on y trouve ; ce sont les tableaux nombreux, chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, de Paul Véronèse, de Tintoret, du Corrége, du Poussin, de Velasquez, de Murillo, de Vandick, etc. ; ce sont les plafonds et les fresques du Titien, du Bassan, de Luc Giordano et de Raphaël Mengs.

Àmon entrée dans le salon, où la place des pages était marquée, je fus un peu surpris du grand nombre d'officiers et de fonctionnaires de l'ordre civil ou de la maison du roi qui y étaient pressés. Les Français ne paraissaient pas y être en majorité, autant du moins que j'en pouvais juger par les conversations particulières que j'entendais autour de moi, et qui, presque toutes avaient lieu en langue castillane. Mon étonnement cessa lorsque M. Rancaño m'eut prévenu qu'à moins de circonstances extraordinaires, le roi Joseph parlait toujours en espagnol aux personnes admises à ses réceptions publiques.

Aristizabal, élevé à la cour de Charles iv et accoutumé au faste du palais, n'était pas frappé comme moi de l'éclat et de la richesse des costumes. Il prétendait même que les baise-mains de l'ancien roi réunissaient une assemblée plus nombreuse et plus magnifique. Dans ces grandes journées de cérémonie, le roi, la reine, assis sous le dais royal, et entourés de leur famille, attendaient les hommages des personnes admises à la cour, et qui devaient passer successivement devant le trône. Le souverain, la reine, les princes et les princesses se levaient à l'approche d'un noble revêtu de la grandesse et l'embrassaient affectueusement. Quant aux marquis, aux comtes, aux barons qui n'étaient pas grands d'Espagne, aux titulos de Castilla, aux fonctionnaires de tous les ordres, et au reste des courtisans, les majestés et les altesses royales se bornaient gravement à leur tendre la main à baiser.

Malgré les réclamations des gentilshommes de l'ancienne cour, Joseph avait abandonné cette étiquette orientale. Il n'aimait pas à trôner, et après avoir reçu dans le salon de los reynos les ambassadeurs, les ministres, les conseillers d'état, les géné-

raux et les grands officiers de la maison, il passait dans les autres salles, et allait visiter lui-même ceux qui venaient lui présenter leurs hommages. Il était accessible à tous, écoutait avec patience, répondait avec douceur, s'informait avec intérêt. Jamais personne ne le quittait sans être satisfait. Aussi Aristizabal me disait-il avec une sorte de malice, en comparant les deux cours : « Autrefois un jour de réception, c'était une procession, maintenant c'est une revue. »

Dès notre arrivée, M. Rancaño m'avait présenté au lieutenant-général baron Strolz, qui, en sa qualité de premier écuyer, avait la direction supérieure de la Real Casa de pages. M. le général Strolz n'avait été promu à cette charge, dans la maison du roi, qu'au départ de M. le comte Stanislas de Girardin, qui, après avoir été premier écuyer à Naples, avait suivi Joseph à Madrid, dans l'espérance d'obtenir la charge de grand-écuyer du roi d'Espagne. Ce vœu n'ayant pas pu être satisfait, parce que la constitution s'opposait à ce que les grandes charges de la couronne fussent remplies par d'autres que par des nationaux, M. de Girardin, un peu piqué, demanda et obtint la permission de rentrer en France, au réel déplaisir du roi qui avait en lui un serviteur dévoué et un ami fidèle.

M. le général Strolz sortait, comme mon père, de cette armée du Rhin, dont les officiers ont eu si long-temps à lutter contre les préventions de l'empereur. Il avait pu connaître mon père à l'état-major du général Moreau, et il me fit un très bon accueil.

Le roi Joseph n'ignorait pas la cause du mécontentement de Napoléon contre les officiers sortant de cette armée. Il savait que la plupart d'entre eux, par suite de leurs opinions républicaines, avaient refusé leur vote approbatif aux actes qui transformèrent

le consulat à vie en un empire héréditaire ; mais, rendant justice à leurs talens et à leur bravoure, il avait cherché à les attirer auprès de lui, et il y avait réussi. On comptait, parmi ses généraux et dans sa garde, un assez grand nombre de ces républicains persévérans, dont les opinions, parfois franchement exprimées, n'effarouchaient pas ce roi sorti d'une république, et disposé peut-être lui-même à rendre intérieurement hommage au principe de la souveraineté populaire.

En attendant le moment de l'arrivée du roi, Aristizabal me fit admirer les tableaux qui décoraient la salle où nous étions : on y voyait, entre autres, une fort belle copie d'un tableau de David, celui où il a représenté le général Bonaparte franchissant les Alpes sur les traces effacées d'Annibal et de Charlemagne. J'aurais cru que cette peinture avait été placée dans le palais, depuis que Joseph était monté sur le trône d'Espagne. Aristizabal me détrompa, il avait vu accrocher le portrait du premier consul à la place qu'il occupait encore, et c'était Charles iv lui-même qui avait présidé à cette inauguration. Brave roi, qui ne s'apercevait pas que mettre ce portrait dans cette salle, c'était en ôter son trône !

Pendant les années qui précédèrent l'invasion, et même encore au moment de l'entrée en Espagne des Français, commandés par le grand-duc de Berg, l'enthousiasme des Espagnols pour Napoléon était à son comble. Son nom était dans toutes les bouches, ses portraits et ses bustes dans toutes les maisons. On ne l'appelait que le héros de la France, le restaurateur de la religion, le vainqueur de la révolution. On exaltait son despotisme, ami et peut-être fondateur de l'ordre ; on vantait ses grandes qualités administratives, on célébrait son génie militaire. Ses vic-

toires en Égypte le rendaient populaire dans un pays où la haine des Musulmans a été long-temps un des traits distinctifs du caractère national. La partie la plus éclairée de la nation, indignée de la décadence de la monarchie, sous le favoritisme de Godoy, et des désordres de la cour de Charles iv, attendait de l'influence de l'empereur des Français sur le vieux monarque espagnol, une régénération féconde et une sage liberté. C'est entraîné par cette opinion, commune à tous les hommes vraiment patriotes, et aussi dans l'espoir de s'assurer un appui contre les violences du favori, que Ferdinand, en 1807, écrivit à Napoléon pour lui demander la main d'une de ses nièces. Aristizabal m'a souvent cité comme une preuve vivante de l'enthousiasme que l'empereur avait excité en Espagne, avant le voyage de Bayonne, un de nos plus jeunes camarades, qui, baptisé en 1804, avait reçu de son père, devenu en 1810 membre du parti exalté des Cortès de Cadix, le prénom de Napoléon.

Les seules décorations qui se fissent remarquer dans la foule brillante qui nous entourait, étaient, avec l'étoile de la légion d'honneur et la couronne de fer, les ordres royaux de Naples et d'Espagne, créés tous les deux par Joseph. La croix de Naples, surmontée d'un aigle d'or aux ailes déployées, se portait suspendue à un ruban bleu de ciel. La croix d'Espagne, simple étoile à cinq rayons émaillée de rubis, s'attachait à un ruban rouge ; c'était une sorte de légion d'honneur espagnole.

Ce fut avec surprise que je vis entrer dans la salle du trône un petit vieillard à cheveux blancs, encore agile et droit, malgré son âge, revêtu d'un grand uniforme de maréchal-de-camp espagnol, et portant autour du cou, suspendus à une chaîne, les insignes de la toison d'or. Je savais qu'un très petit nombre d'Espagnols en

avaient été décorés par les rois Charles iii et Charles iv. Je demandai son nom à Aristizabal : c'était le comte de Montézuma, grand d'Espagne. — Ce descendant des empereurs du Mexique, n'était pas un des courtisans les moins dévoués de Joseph. — Chose étrange, un Montézuma sujet d'un Bonaparte ! Son fils était maître des cérémonies du roi.

Quelques momens après, un colonel de hussards en grande tenue, dolman et pelisse bleu de ciel galonnés en argent, pantalon rouge, passa près de nous. Il avait une taille élevée, un visage coloré, des yeux petits, mais vifs, et malgré des traits communs et fortement prononcés, un air digne et ferme. Sa mine me plut ; je questionnai encore Aristizabal ; c'était le colonel Chassé, commandant le régiment des hussards hollandais. Un officier supérieur espagnol causait avec lui, c'était le chef d'escadron Moralès, commandant le corps franc des chasseurs d'Avila. Je me rappelle encore la sévère et hautaine attitude de cet ancien guérillero, rallié depuis peu à la cause de Joseph qu'il avait long-temps combattue.

L'heure où Joseph devait sortir de son cabinet approchait ; la foule augmentait de moment en moment. Aristizabal me proposa de nous placer auprès de la porte, et de là il me désignait une partie de ceux qui entraient.

Un des premiers, homme assez grand, à figure austère, dont les yeux fatigués étaient voilés par des bésicles vertes, était un ecclésiastique savant, M. Llorente, ancien secrétaire de l'inquisition, alors conseiller d'état de Joseph.

Je vis ainsi passer deux poètes espagnols assez haut placés, Melendez Valdez, qui souriait gracieusement à tous sous son ha-

bit de conseiller d'état, et Marchena, qui avait un air très farouche et la croix franco-espagnole de Joseph à sa boutonnière. Il figurait là comme chef de division au ministère de l'intérieur. Il venait, je crois, de faire jouer avec succès, vers cette époque, au théâtre del Principe, une traduction de Tartuffe.

Au milieu de cette foule bariolée, dorée et charmarrée, je ne fus pas peu surpris de voir tout à coup un jeune soldat de la garde royale, qui, avec sa pelisse de simple hussard, son dolman galonné de laine, son sabre à poignée de cuivre et ses éperons de fer, entra avec assurance au milieu de nous, et marcha droit à la salle du trône, en coudoyant les généraux. Je le regardai avec surprise, et au moment où il nous tourna le dos, je vis derrière son dolman, au milieu de la taille, pendre à un nœud de brocard une petite clef d'or sculptée. Ce hussard était un des chambellans du roi ; ce chambellan était un grand d'Espagne de première classe, le fils de la marquise d'Ariza, le duc de Berwick, un descendant des Stuart. En s'engageant comme simple cavalier dans la garde royale, il avait voulu donner une preuve de son dévoûment absolu à la personne de Joseph Napoléon. C'était, dans un autre genre, le pendant du comte de Montezuma. Les fils des empereurs du Nouveau-Monde, les descendans des rois de la vieille Europe, s'empressaient de reconnaître la souveraineté d'un roi sans aïeux, frère d'un empereur qui n'avait pour droits qu'une élection populaire et son épée victorieuse.

Mes souvenirs me rappellent encore quelques-uns des personnages qui défilèrent ainsi devant moi. C'étaient :

M. Bienvenu Clary, neveu du roi, colonel des fusiliers de la garde ; jeune officier d'une grande espérance, mort depuis à Madrid, et dont la perte a été vivement sentie.

Les deux frères Rapatel : l'aîné, major des chevau-légers de la garde ; le plus jeune, colonel d'un régiment espagnol et fourrier du palais.

Le duc d'Esclignac, gentilhomme français, chambellan du roi.

Le marquis de Benavente ; grand d'Espagne, premier veneur.

Le marquis de San-Adrian, grand d'Espagne, premier maître des cérémonies.

Les Espagnols, les Français et les étrangers arrivaient successivement. C'étaient :

Le duc de Soto-Mayor, grand d'Espagne, maître des cérémonies, dont le nom est connu en France parce qu'un de ses ancêtres s'est mesuré avec Bayard.

Le général Lecapitaine, qui, en 1814, a été le premier instructeur de la garde nationale de Paris, et qui, en 1815, est mort glorieusement à la deuxième bataille de Fleurus.

Le comte de Laforest, ambassadeur de France.

Le baron de Stourm, envoyé du Danemark.

Les barons de Mornheim et de Strogonoff, ministres de Russie.

Don Domingo Badia-y-Leblich, préfet de Cordoue, voyageur célèbre sous le nom de prince Ali-Bey.

Beaucoup d'autres encore qui se hâtaient d'arriver, car l'heure avançait.

Bientôt la voix retentissante de l'huissier fit entendre ces mots el Rey. Nous nous empressâmes de regagner notre place auprès du colonel Rancaño. Les chuchottemens cessèrent ; un silence profond s'établit dans la foule.

La porte s'ouvrit. Le roi, qui venait de traverser la salle du trône, entra dans notre salon.

Il portait l'uniforme et les épaulettes de colonel des chevau-légers de sa garde ; frac vert, à collet, paremens et passe-poils jaunes. Deux plaques seulement décoraient sa poitrine, celles de la légion d'honneur et de l'ordre royal d'Espagne. Son petit chapeau, pareil à celui de l'empereur, n'avait pour ornement qu'une gance noire attachant sa cocarde rouge.

Aussitôt que la porte s'était ouverte, le roi avait soulevé son chapeau pour nous saluer tous.

Je fus alors frappé de son extrême ressemblance avec Napoléon. C'était le même visage d'un caractère antique, d'une beauté régulière, le même front vaste et découvert, seulement un teint plus clair, des traits moins sévères, des regards plus doux. Joseph était aussi d'une taille plus élevée que son frère ; il avait environ cinq pieds cinq pouces.

Àson côté marchait le maréchal Jourdan, son chef d'état-major ; immédiatement, derrière lui, venaient les capitaines-généraux de sa garde, duc de Cotadilla et comte Merlin, et les deux aides-de-camp de service, le lieutenant-général Lafont de Blaniac et le colonel Desprez. Les ambassadeurs, les ministres et divers officiers de sa maison l'accompagnaient, ainsi que plusieurs généraux de l'armée française, parmi lesquels on remarquait le comte Belliard, aide-major-général ; le comte Drouet d'Erlon,

commandant en chef l'armée du centre, et le baron Dedon, fameux par ses querelles avec Paul Courrier, général d'artillerie plus estimé dans son arme que ne voudrait le faire croire le spirituel vigneron, et qui avait commandé l'artillerie française au mémorable siége de Saragosse.

Joseph s'avançait lentement, écoutant avec patience les réclamations qui lui étaient présentées, répondant avec bonté à ceux qui lui parlaient, encourageant la timidité par ses manières affables, et contenant par le respect ceux que la vivacité méridionale aurait entraînés trop loin. Il remettait à ses aides-de-camp les pétitions qu'on lui donnait, et par une parole gracieuse laissait à tous les solliciteurs une espérance consolante. C'est une qualité de roi que de savoir renvoyer tout le monde content.

J'étais dans une anxiété extrême ; il me tardait que ce fût fini, Le roi arriva enfin devant nous. Il parcourut d'un coup-d'œil la ligne que formaient les pages (nous nous présentions comme des soldats, alignés sur deux rangs), ensuite s'approchant de notre gouverneur :

« — Eh bien ! colonel, lui dit-il en espagnol, êtes-vous plus satisfait de ces messieurs ? »

Il paraît que dans le compte mensuel que M. Rancaño rendait au roi, sur la conduite des pages, il s'était plaint de quelques-uns d'entre eux.

« — Oui, sire, répondit-il en s'inclinant.

« — Quel est ce jeune homme ?

« — Sire, c'est le nouveau page admis par ordre de votre majesté, don Abel Hugo, le fils aîné du général.

« — Parle-t-il espagnol ?

« — Oui, sire.

Alors, me regardant en face, en m'examinant avec un regard qui me remplit d'embarras, Joseph m'adressa, en espagnol, ces paroles, que je puis répéter ici mot pour mot, avec la certitude de ne pas être trompé par ma mémoire.

« — M. Hugo, je vous apprends avec plaisir que, par une dépêche arrivée ce matin même, votre père m'annonce qu'il vient de battre l'Empecinado. Vous allez le revoir. Son gouvernement est presque pacifié. J'ai besoin de lui à l'état-major de l'armée, et je viens de le rappeler à Madrid. »

Je m'inclinai avec respect, en essayant de balbutier quelques mots. Le roi ajouta :

« Madame votre mère se porte sans doute bien ? assurez-la de l'intérêt que je vous porte, ainsi qu'à vos frères. »

Puis me saluant d'un signe de tête amical, Joseph continua sa marche à travers les salles encombrées d'uniformes, de broderies et d'épaulettes.

Ce ton bienveillant, ces paroles affectueuses, me causèrent une profonde émotion. Mes camarades me félicitèrent de la bonté que le roi m'avait témoignée. Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin de la Casa de pages. M. Rancaño m'appela auprès de lui, et pendant le trajet, il ne fut question, comme on peut bien le penser, que du roi Joseph, et des divers motifs d'affection que ses sujets devaient avoir pour lui.

Roi d'Espagne, il était devenu comme Espagnol lui-même ; et pour exprimer, à cet égard, ses sentimens d'une manière plus énergique, il avait coutume de dire : « Si j'aime la France comme ma famille, je suis dévoué à l'Espagne comme à ma religion. » Il s'était entouré de ses nouveaux sujets. Sa cour, à l'exception de quelques généraux français, dévoués depuis long-temps à sa fortune, ne renfermait que des Espagnols. Les grands officiers de la couronne, les premiers officiers du palais, sauf les généraux dont j'ai parlé, avaient tous été choisis dans les familles illustres de l'Espagne.

Ne voulant rien changer au sort des Espagnols attachés aux rois ses prédécesseurs, il avait admis dans sa maison tous ceux d'entre eux qui lui avaient offert leurs services. Les pages au nombre de quarante, que leurs fonctions particulières attachaient à sa personne, étaient tous espagnols, excepté moi. Parmi ces jeunes gens des premières familles de l'Espagne, on remarquait même, comme je l'ai dit plus haut, les fils de quelques-uns des généraux insurgés. Joseph, ne considérant pas ces enfans comme responsables de la conduite de leurs parens, leur accordait la même bienveillance qu'aux fils de ses sujets les plus dévoués : jouissant des mêmes faveurs et des mêmes priviléges que leurs camarades, quand leur tour de service arrivait, ils l'accompagnaient dans ses promenades solitaires à la Casa del campo, et dans les parties de chasse, ils avaient, comme les autres, le soin de porter et de charger sa carabine.

La garde royale, dont je parlerai plus au long dans la suite de ces Mémoires, se composait, comme celle du roi Charles iv, de régimens espagnols et de régiments étrangers. Les régimens étran-

gers étaient suisses ou wallons du temps de Charles iv ; pendant le règne de Joseph, ils se recrutèrent parmi les soldats français.

Joseph ne confia à aucun Français les importantes fonctions du ministère. Elles furent exclusivement réservées aux Espagnols. Tous ses ministres avaient été conseillers d'état ou ministres sous les Bourbons, c'étaient MM. Azanza, O-Farill, Cabarrus, Urquijo, Almenara, Mazarredo, etc : Les tribunaux, les municipalités, les préfectures, tous les établissemens civils, le conseil d'état (à une seule exception près), les conseils du commerce, n'étaient remplis que d'Espagnols. Les Français n'occupaient que les dignités militaires, où néanmoins l'on remarquait encore un grand nombre d'Espagnols.

Le règne de Joseph avait laissé en Espagne des germes de prospérité qui auraient pu être développés. Il a été marqué par des actes et des travaux qui passeront à la postérité. Madrid avait besoin de places et de fontaines publiques ; Joseph en a fait construire de fort belles. L'Espagne n'avait pas une population proportionnée à son étendue et à la fertilité de son territoire ; Joseph, en réduisant d'abord, et bientôt après en supprimant les couvens d'hommes, et en soumettant à son autorisation préalable les vœux des femmes qui voudraient embrasser la vie religieuse, avait jeté les fondemens d'une prompte repopulation. La dette de l'état était immense ; Joseph, par la mise en vente des domaines nationaux, la diminua considérablement, et serait parvenu à l'éteindre sans la guerre et les nouvelles dépenses qu'elle occasionnait chaque jour.

Tous ceux qui ont approché de ce prince peuvent rendre témoignage de sa bonté, de sa douceur, de son affabilité et de son égalité de caractère au milieu des évènemens les plus divers. On

le voyait, dans sa prospérité, cherchant à répandre sa fortune sur tous ceux qui l'entouraient ; dans ses désastres, moins occupé de lui-même que de ceux que son malheur entraînait avec lui.

Il était brave dans le combat, et il en a donné des preuves tant en Italie qu'en Espagne. Je rapporterai en temps et lieu quelques traits qui feront connaître sa bravoure.

Sa clémence égalait son humanité ; on le vit, pendant la bataille d'Ocana, parcourir les rangs français et recommander aux soldats de ménager les vaincus. Après la bataille, il fit grâce de la vie à un grand nombre de soldats espagnols qui, après lui avoir prêté serment de fidélité avaient été pris les armes à la main, combattant contre lui.

Lors de la grande famine de 1811 à 1812 ses finances étaient épuisées ; cependant il trouva moyen de venir au secours des pauvres de Madrid, en réduisant au strict nécessaire toutes les dépenses de sa maison. Tant que dura la famine, il fit servir sur sa table un pain noir et grossier, voulant, disait-il, manger du pain des pauvres. Il ajoutait en souriant : pan de soldado, pan de rey, pain de soldat, pain de roi.

Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont approché le roi Joseph en parlant de ses talens militaires. Le vainqueur de Fleurus, le maréchal Jourdan, dont on ne contestera pas, sans doute, l'autorité en pareille matière, a dit plus d'une fois à mon père que dans la discussion des grandes opérations stratégiques, Joseph avait des conceptions qui semblaient émanées du génie de Napoléon. L'illustre général Lamarque n'accordait pas une estime moins grande à la capacité militaire de l'ancien roi de Naples et d'Espagne. Dans une lettre écrite en 1824, et qu'on ne peut croire dic-

tée par la flatterie (on ne flatte guère les rois tombés), il appelle encore son maître et son général le prince dont il avait été le chef d'état-major.

Joseph Napoléon a été l'objet de jugemens bien divers, et rarement il a été dignement apprécié. J'aurai, dans le cours de ces mémoires, de fréquentes occasions de parler de sa personne d'après mes souvenirs, et de son gouvernement, d'après ma pensée ; je le ferai avec franchise et vérité, et si je loue souvent, c'est qu'il y aura beaucoup à louer. Il est temps, selon moi, de replacer à sa place et de dessiner avec quelque souci de la ressemblance cette remarquable figure historique de Joseph. Ce n'est pas, certes, un des moindres personnages de notre dix-neuvième siècle que celui qui a été tour à tour don Jose primero et le comte de Survilliers, que ce bourgeois américain qui a été roi des Indes. Je suis du nombre de ceux qui pensent que le frère d'un grand homme ne doit pas toujours être éclipsé dans l'histoire par le grand homme, et qu'il y avait un général dans ce frère de Bonaparte, un roi dans ce frère de Napoléon.

C'est au sujet de cet incident remarquable des négociations que Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, écrivit à Joseph : « Citoyen ministre, recevez mon compliment pour la manière dont vous avez assiégé et pris Mantoue, sans quitter Lunéville. »

Croirait-on qu'avant l'arrivée de Joseph Napoléon, il n'y avait dans cette ville, peuplée de plus de cent mille habitans, que quatre places dignes de ce nom ? — La Plaza-Mayor, la plus vaste des quatre, qui servit de théâtre à toutes les fêtes, à tous les carrousels donnés sous les rois de la dynastie autrichienne, n'est guère plus grande que la place Vendôme à Paris.

La décoration, suspendue à un ruban rouge, était une étoile d'or à cinq rayons, surmontée d'une couronne ; les rayons émaillés en rubis. Sur l'une des faces du centre de l'étoile, on voyait le portrait du roi Joseph, et sur l'autre les armes d'Espagne avec cette inscription : Virtute et fide. Les grands-cordons portaient en outre au côté gauche une plaque à rayons d'argent.

Joseph avait conservé les armes d'Espagne, telles qu'elles existaient sous Charles iv ; seulement l'aigle impériale avait remplacé, au milieu de l'écusson, les trois fleurs de lys. C'était ainsi qu'à l'avènement de Philippe v, les fleurs de lys avaient elles-mêmes pris la place de l'aigle à deux têtes de Charles-Quint.

Pour former une dotation à son ordre royal, Joseph supprima, par un décret daté aussi du 18 septembre, tous les ordres civils et militaires existant en Espagne, à l'exception de celui de la Toison d'or. Ces ordres étaient : celui de Charles iii, récemment institué et devenu le premier de tous, les ordres anciens et fameux de Saint-Jacques, de Calatrava, de Montesa et d'Alcantara. Une disposition du décret étendait la mesure de suppression aux langues de l'ordre de Malte.

M. Badia avait un tour d'esprit original, de la malice et de la gaîté.

M. de Châteaubriand rapporte dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, qu'il rencontra à Alexandrie un prince africain de la famille de Mahomet, nommé

Le prince Ali-Bey n'était autre que le savant Badia, qui avait effectivement, à ce qu'il m'a dit, une admiration profonde pour le génie et les ouvrages de l'illustre écrivain, et qui s'amusa beau-

coup de l'étonnement que M. de Chateaubriand manifesta dans cette entrevue.

« Si tous mes efforts sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma confiance il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises, et à placer mon frère sur un autre trône ; je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête, et je saurai la faire respecter des méchans, car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaire pour surmonter tous les obstacles. « Napoléon »

L'effet de cette menace fut tel, qu'en moins de trente jours, plus de vingt-sept mille pères de famille avaient inscrit leur serment de fidélité à Joseph, sur les registres ouverts à cet effet, chez les magistrats de Madrid.

02

SUR

JOSEPH NAPOLÉON,

SA COUR, L'ARMÉE FRANÇAISE, ET L'ESPAGNE EN 1811, 1812 ET 1813.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de temps après mon admission à la cour, je fus désigné pour faire le service auprès du roi, avec un autre page appelé Daoiz, nom célèbre dans les fastes de l'insurrection espagnole. Le frère aîné de ce jeune homme, officier distingué d'artillerie, avait été tué à Madrid avec son ami Velarde, dans l'échauffourée du

2 mai 1808 ; ce qui n'avait pas empêché le roi de conserver dans sa maison le jeune Daoiz, ancien page de Charles iv.

Le service des pages, à la cour de Joseph, était analogue à celui des aides-de-camp et des officiers d'ordonnance : nous portions les messages du roi aux officiers-généraux français et espagnols résidant à Madrid ; nous étions particulièrement chargés de toutes les communications écrites ou verbales que sa majesté avait à faire aux fonctionnaires de l'ordre civil, ainsi qu'aux dames et aux seigneurs admis à la cour ; enfin, nous accompagnions le roi dans ses promenades et à la chasse.

Nous avions ainsi, avec les personnages distingués de la capitale, d'agréables et fréquens rapports, qui nous initiaient à tous les détails de ces aventures de société, dont la connaissance a tant de prix pour les oisifs des grandes villes ; et, par nos relations journalières avec les officiers de la maison militaire du roi, nous pouvions facilement être au courant des événemens les plus secrets de la guerre et de la politique.

Àpeine étais-je installé dans notre salon (c'était aussi celui des officiers d'ordonnance), que Joseph me fit appeler dans son cabinet. Il était debout, adossé à la cheminée, où brillait une flamme vive et claire. Il avait l'uniforme des chevau-légers de la garde, que je lui connaissais déjà, mais il ne portait ni plaque ni cordon ; toute sa figure respirait la douceur et la bonté.

Il venait sans doute de dicter quelque lettre à son secrétaire, car en entrant, j'entendis qu'il lui disait : « C'est bien, Deslandes, fermez et cachetez tout de suite. »

M. Deslandes, secrétaire du cabinet, était depuis long-temps auprès du roi ; il l'avait suivi à Naples et en Espagne. C'était un

homme actif, habile, travailleur, d'un zèle et d'une discrétion à toute épreuve ; il avait succédé dans le poste de confiance qu'il occupait, à M. le baron Meneval, que Joseph avait à regret cédé à l'empereur, lorsque celui-ci se débarrassa de M. Bourienne.

« — Prenez cette dépêche, me dit le roi, portez-la au maréchal Jourdan, et dites-lui que je l'attends. »

Je pris la lettre et m'inclinai.

Le roi tenait à la main un autre papier plié :

« — Vous passerez ensuite, continua-t-il, chez M. de M***. »

Àce nom, me rappelant involontairement quelques bavardages de mes camarades, je me pinçai les lèvres pour comprimer un sourire qui allait se montrer.

M. le marquis de M***, grand-chambellan du roi, colonel de la garde civique de Madrid, et mari d'une des femmes les plus jolies et les plus spirituelles de la péninsule, avait été fait grand d'Espagne par Joseph.

Le roi remarqua sans doute le mouvement presque imperceptible de ma physionomie ; car sans attendre ma réponse, mais aussi sans me témoigner aucun mécontentement, il ajouta : « J'oubliais que vous êtes Français, et que vous ne pouvez pas encore bien connaître Madrid. Qui est de service avec vous ?

« — Sire, c'est Daoiz.

« — Envoyez-le-moi, sur-le-champ. »

C'était une opinion généralement répandue, que madame de M***, la femme du marquis espagnol, dont le nom avait appelé

sur mes lèvres un sourire indiscret, n'était pas indifférente au roi. Le nom de cette dame se trouvait accolé à celui de Joseph dans toutes les chansons satiriques que les partisans de Ferdinand vii se plaisaient à faire circuler à Madrid. Les Français qui ont visité à cette époque la capitale de l'Espagne, doivent se rappeler un romance, alors fort en vogue dans une certaine classe du peuple, et dont je me bornerai à citer ce couplet intraduisible :

De M*** la dama
Tiene un tintero,
Donde moja su pluma
Don José primero.
Traelo Marica, etc.

Voici d'ailleurs ce qu'on racontait sur la manière dont le roi avait fait connaissance avec cette belle Espagnole :

En 1808, après la capitulation de Baylen, Joseph avait transporté son quartier général à Vittoria ; il y habitait une charmante maison, décorée à la française avec un luxe qui n'excluait pas l'élégance. Cette maison avait été destinée au roi, comme étant la plus belle et la plus convenable de la ville ; elle appartenait au marquis de M***, le plus riche hidalgo du señorio de Biscaye. Celui-ci, en homme bien appris, et afin de laisser plus de liberté à l'hôte qu'il était fier de recevoir, s'était retiré avec sa famille dans une maison voisine, dont les croisées faisaient face à celles de la demeure royale. Un jour que Joseph regardait à travers les jalousies, il aperçut dans les appartemens du marquis, une jeune fille, vive, alerte et gracieuse, fort brune, mais aussi fort jolie : nigra, sed pulchra. C'était la cameriste de la marquise de M***, fille noble comme le sont toutes Biscaïennes. Elle plut au roi, et il le laissa voir ; un de ses valets de chambre, Christophe, Italien, de-

puis long-temps attaché à son service, s'aperçut de l'impression produite par la sémillante cameriste. Il savait que les rois ne font guère l'amour que par ambassadeurs, et il fut sans doute flatté de pouvoir en cette occasion représenter son souverain. Il se mit donc en grande tenue, frac brodé et l'épée au côté, et se présenta audacieusement devant la jeune fille, qui se trouvait alors auprès de sa maîtresse. Mais Christophe ne fut pas arrêté par la présence de la marquise, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vue. Il fit nettement ses propositions. L'amour d'un roi est bien tentant, les offres généreuses de son messager étaient bien séduisantes ; la pauvre cameriste ne savait que répondre : elle hésitait ; un coup-d'œil de madame de M***, qu'elle interrogeait du regard avec embarras, lui permit d'accepter. Christophe se retira, tout fier du succès de sa démarche. Le lendemain il n'y eut pas de lever à la cour.

Cependant l'aventure fit du bruit : le premier écuyer, M. de Girardin, qui en parla au roi, lui raconta que la maîtresse de la jeune cameriste avait, dans quelque terlulias de Vittoria, manifesté son étonnement de ce qu'un homme aussi aimable que le roi ne se fût pas adressé à des personnes d'un rang supérieur. Il ajouta que la marquise de M*** avait dit qu'il se trouvait dans la haute société plus d'une femme qui aurait été flattée d'être l'objet des attentions particulières du prince.

Cette conversation piqua Joseph ; il voulut connaître la dame qui paraissait si bien disposée en sa faveur. La marquise, sans être de la première jeunesse, était encore fort jolie ; elle avait une chevelure magnifique, une taille de reine, des pieds d'enfant. Elle joignait à une instruction variée de la gaîté et beaucoup d'esprit, parlait parfaitement l'italien et le français, peignait assez bien la

miniature (j'ai vu d'elle un portrait du roi Joseph fort ressemblant et très finement exécuté), pinçait de la guitare, chantait avec goût et faisait agréablement des vers. Elle acquit promptement de l'ascendant sur l'esprit du roi, qui en devint fort épris. Son mari, grand original, vaniteux et bavard, mais bon homme au fond, trouva très naturel que Joseph rendît un hommage assidu aux perfections de sa femme. Il n'avait pas l'ombre de jalousie, et il parut très honoré, lorsque deux ans plus tard, le roi, sur les sollicitations de madame de M***, voulut bien le coiffer publiquement du chapeau, signe de la grandesse. Il allait partout, disant avec une naïveté qui faisait rire : que hermoso sombrero me ha dado el rey ! « voyez quel beau chapeau le roi m'a donné ! »

La liaison du roi et de madame de M***, qui demeura longtemps couverte d'un voile d'amitié, et qui dura tout le temps que Joseph resta dans la péninsule, est la seule que ce prince ait jamais formée avec une femme espagnole, et il est juste d'ajouter que cette liaison n'eut jamais aucune influence sur l'administration du royaume. Le bon sens du roi le mettait également à l'abri de la domination des maîtresses et de celle des favoris.

Je sortis pour appeler Daoiz, et je montai à cheval pour me rendre chez M. le maréchal Jourdan ; puis, ma mission étant remplie, je revins au palais.

Parmi les officiers de la maison militaire qui étaient de service ce jour-là, on comptait deux Français et trois Espagnols. C'étaient : comme aides-de-camp, les généraux Bigarré et Virues ; comme écuyer, le colonel Miot ; et comme officiers d'ordonnance, le commandant Van Halen et le capitaine Unzaga. Je ne tardai pas à faire connaissance avec ce dernier, jeune homme rempli de douceur et d'amabilité, d'un esprit cultivé et d'une bra-

voure remarquable. Il était l'ami du capitaine Manuel de Gorostiza, l'un des premiers auteurs dramatiques de l'Espagne moderne, rival heureux du célèbre Moratin, et qui était alors un des aides-de-camp de mon père. L'amitié que Gorostiza avait pour moi contribua puissamment à me faire bien venir d'Unzaga ; la liaison qui s'ensuivit me rendit fort agréables toutes les journées que mon service m'obligeait à passer au palais. Don Luis Mariano de Unzaga appartenait à une des grandes familles de l'Espagne ; il avait une affection réelle pour Joseph, qui le traitait, malgré sa grande jeunesse et l'infériorité de son grade, avec une distinction marquée. Il en était très reconnaissant ; aussi, non content de donner au roi, pendant qu'il a été sur le trône d'Espagne de fréquentes marques de son dévoûment, il a encore fait preuve d'une persévérante fidélité, en le suivant dans son exil en Amérique. Là, après quelques années de séjour, il est mort vivement regretté du prince dont il était devenu l'ami. M. Unzaga, pour la droiture et la loyauté, était un Espagnol des anciens temps. Il ne pensait pas qu'un serment qui avait été prêté sans contrainte pût être rompu sans félonie.

Alors deux aventures récentes servaient de pâture à la malignité des madrilenos ; on en parlait aussi beaucoup dans le salon de service, car elles intéressaient deux officiers hautement placés auprès du roi, l'un, général de brigade français, et l'autre, maréchal de camp espagnol.

La première histoire était fort singulière. Le Français était entré chez sa femme dans un moment où il n'était évidemment pas attendu, et le Français avait agi à l'espagnole : il avait tué sa femme ; procédé passé de mode d'ailleurs, en Castille même, où il n'y a plus de maris jaloux. Dans le midi de l'Europe, les maris

ont décidément pris leur parti. Les Italiens se sont faits aux sigisbés et les Espagnols aux cortejos.

Voici donc l'histoire du général français :

Il avait une jolie femme, une femme de trente ans, fort gracieuse et passionnée, spirituelle et point hautaine, deux qualités rares parmi les femmes des généraux français d'alors. Cependant on ne disait aucun mal d'elle ; elle allait à la cour, et y brillait fort ; son mari était très amoureux. À la cour il y a toujours de jeunes colonels aides-de-camp ; pour le malheur de madame B***, il s'en trouva là un fort jeune, fort beau, fils d'un sénateur, ancien conventionnel, ami du roi Joseph. C'était ainsi sous l'empire : les régicides étaient sénateurs, et leurs fils étaient colonels. Au fait, on ne tue guère les rois que pour en venir là. Les Françaises et les Espagnoles raffolaient du jeune colonel, bien fait et beau danseur. Ce colonel, dit-on, préférait les Espagnoles. Selon les uns, madame B*** tomba subitement éperdue d'amour pour lui, et lui fit toutes les avances. Selon les autres, elle commença par le trouver laid, insolent et disgracieux, et lui tourna le dos partout, ce qui piqua le colonel, qui devint charmant et assidu auprès d'elle, et la rendit amoureuse de lui pour se venger.

On voit qu'il y a deux versions bien différentes sur un point capital de cette aventure. Unzaga, en me la racontant, ne prenait parti pour aucune. Il se contentait de les citer toutes les deux, et quand je lui demandais à laquelle il ajoutait foi, il me répétait pour réponse ces quatre vers d'une ancienne romance sur le roi Rodrigue :

Si dizen, quien de los dos
La mayor culpa ha tenido ?

Digan los hombres : la Cava ;
Y las mujeres : Rodrigo,

Toujours est-il qu'un jour le général B***, qu'on croyait retenu auprès du roi, rentrant à l'improviste dans sa maison, y trouva le colonel, et d'un même coup d'épée perça de part en part les deux amans. Sans s'en douter, le brave Français illettré copiait une des plus belles ballades du Romancero.

L'aventure finit assez prosaïquement ; les chirurgiens se mêlèrent du magnifique coup d'épée espagnol, et gâtèrent tout : personne n'en mourut. La dame guérit, l'amant guérit ; le mari, qui avait eu un beau moment, devint ridicule aussi. Comme si ce n'était pas assez des médecins pour gâter son histoire, il y appela les avocats. Figurez-vous quel dégât peuvent faire des avocats dans une chose poétique ! Le général donc, après avoir poignardé sa femme, plaida avec elle : des coups d'épée il passa au divorce. Chute pitoyable ! Orosmane eut recours à Chicaneau ; Othello se transforma en Georges Dandin. Tomber d'un dénoûment de Shakespeare à un dénoûment de Molière, je ne sache rien de plus humiliant pour un mari. C'était bien la peine de commencer par tuer les gens !

L'histoire du général espagnol n'était pas du genre tragique.

Le maréchal de camp V*** était à la tête d'un corps de l'armée espagnole, lorsqu'il apprit la captivité de Ferdinand et l'invasion de l'Espagne par les troupes de Napoléon. Transporté à cette nouvelle d'une vive indignation, et entraîné par cette chaleur d'imagination naturelle aux hommes du midi, il fit vœu de ne point se raser tant que son roi serait captif, et son pays occupé par les Français. Un pareil vœu doit peu étonner de la part d'un

Espagnol ; c'était un reste des coutumes chevaleresques particulières à toute la nation. Pendant deux années, le général V***, décoré d'une barbe noire et touffue comme celle du plus beau sapeur de régiment, combattit à la tête de ses soldats. Enfin, fait prisonnier dans un engagement où les Français eurent l'avantage, il fut dirigé sur Madrid que sa femme habitait. La douceur du gouvernement de Joseph permettait le séjour de la capitale aux familles des personnages les plus compromis dans l'insurrection. Le désir de passer quelque temps auprès de sa femme, qu'il aimait tendrement, fit demander au général espagnol de s'arrêter à Madrid, avant de continuer sa route pour la France. Madame V*** obtint du général Belliard, alors gouverneur de la ville, l'autorisation que son mari désirait. Il fallait remercier le comte Belliard : le général V***, malgré les prières de sa femme, lui rendit visite sans vouloir se raser. Le général français l'engagea à aller saluer M. O' Farrill, ministre de la guerre du roi Joseph, et lui proposa de l'accompagner. L'Espagnol accepta, non sans quelque hésitation : vainement sa femme renouvela ses instances pour faire appeler un barbier, il tint bon, et se présenta chez le ministre avec une barbe qui témoignait de sa fidélité aux sermens.

Cependant la vue de cette longue barbe, la connaissance du vœu singulier qui l'avait laissé croître, avaient éveillé la curiosité des habitans de Madrid. La barbe du général V*** devint le sujet de toutes les conversations. « Il la coupera, il ne la coupera pas ; » c'était le cri universel. Les Espagnols ferdinandistes pariaient pour, les afrancesados pariaient contre ; les Français seuls se montraient peu intéressés à la querelle, et n'en témoignaient pas moins d'égards et d'estime au prisonnier de guerre.

Le général V***, toujours poursuivi par les instances de sa femme, ne trouva d'autre moyen pour sauver sa barbe que de hâter son départ pour la France, où la captivité l'attendait. Il fait ses adieux et se dispose à partir. Une invitation du ministre de la guerre l'arrête. Il se rend chez le ministre, qui lui annonce que le roi veut le voir, et qu'il l'a confirmé dans tous ses grades et honneurs. Nouvel embarras, nouvelles sollicitations de madame V***. « — Comment, dit-elle, refuser une faveur offerte aussi délicatement ? comment abandonner pour une captivité, sans doute éternelle, sa famille et sa patrie ? comment, enfin, paraître devant sa majesté avec un menton si horriblement barbu ? » La résolution du général est ébranlée ; il résiste encore, mais avec moins de fermeté, et ne paraît pas s'apercevoir, ou ne s'aperçoit pas en effet qu'en le caressant et en le suppliant, sa femme, armée de ciseaux, a raccourci des deux tiers cette barbe, témoin honorable de son opiniâtreté. Il est présenté à la cour dans cette bizarre toilette. Le roi, qui ne semble point faire attention à cette circonstance, l'accueille avec un sourire gracieux, lui adresse des paroles flatteuses sur son courage et son mérite, et finit en lui disant : « J'espère, monsieur le général, que vous me servirez avec le même zèle que vous avez montré pour le roi Ferdinand. » Le général V*** s'incline sans répondre. Rempli d'irrésolution, il quitte le palais, et rentre chez lui, combattu par cent idées différentes. Madame V*** l'attendait, et l'accueille avec un sourire malin ; puis elle le pousse dans un fauteuil disposé à cet effet. Aussitôt un valet lui passe une serviette autour du cou ; un autre, le plat à barbe à la main, le savonne ; un troisième, armé du rasoir, s'empresse de faire tomber ces poils épais, qui formaient la garantie de sa fidélité à Ferdinand, semblables à ces longs che-

veux d'où Samson tirait sa force. Bref, le général fut rasé et changea de roi.

J'ai depuis eu l'honneur de connaître madame V*** et son mari ; le général m'a toujours paru avoir le menton épilé avec un soin extrême, il était devenu aide-de-camp du roi Joseph.

Ànos conversations frivoles, aux anecdotes parfois scandaleuses, se mêlaient aussi des narrations plus sérieuses ; ce qu'on va lire sur la campagne d'Andalousie en offrira la preuve.

Au commencement de 1810, et après la victoire d'Ocaña, l'armée impériale, heureuse dans ses entreprises, était victorieuse sur tous les points : dans la Vieille-Castille, le général Kellermann battait à Alba de Tormès l'armée du duc de Parque, et la rejetait en Portugal ; dans l'Arragon le général Suchet, en Catalogne le maréchal Augereau, remportaient d'éclatans avantages sur l'ennemi. Gironne, après un siège long et meurtrier, venait de tomber au pouvoir des Français.

La junte centrale établie à Séville, ne sachant plus comment continuer une lutte dont le peuple se montrait évidemment fatigué, ni par quels moyens réveiller l'indifférence toujours croissante des Espagnols, annonça la convocation des cortès pour le mois de mars 1810. Joseph en fut averti ; il projeta de la prévenir et de profiter des circonstances, qui étaient favorables à sa cause, pour atteindre et frapper l'insurrection au cœur, espérant que ce dernier succès amènerait une soumission complète. La conquête de l'Andalousie fut résolue.

Un fait peu connu, mais que je puis attester, c'est que M. le maréchal duc de Dalmatie, qui avait remplacé le maréchal Jourdan dans les fonctions de major-général du roi d'Espagne et des

armées françaises dans la péninsule, ne partageait ni les espérances ni l'opinion de Joseph. Il trouvait l'expédition trop hasardeuse pour être tentée, tant que l'armée anglaise, échelonnée sur les frontières du Portugal, serait en mesure de profiter du mouvement des troupes françaises vers le midi, pour essayer de se jeter sur Madrid. Les défilés de la Sierra Morena paraissaient redoutables à nos généraux. On avait encore la mémoire frappée de la funeste capitulation de Baylen.

Le roi ne s'était pas dissimulé le danger qu'il y avait à laisser sa capitale à peu près dégarnie de troupes ; mais dans la campagne précédente, il s'était trouvé en face de lord Wellington, et il avait pu étudier le caractère prudent et le système temporisateur du général anglais. Joseph pensait que le corps du général Kellermann suffirait pour contenir l'armée anglo-portugaise et pour l'empêcher de rien entreprendre d'important. Wellington, d'ailleurs, n'avait pas moins à risquer en s'aventurant au centre de l'Espagne, que le roi en marchant sur Séville. En effet, la réserve de l'armée d'Andalousie faisant volte-face et revenant à l'improviste sur ses pas, le général Kellermann se portant par une manœuvre rapide sur le flanc de l'armée ennemie, auraient placé les Anglais entre deux feux. Enfin Joseph comptait sur le caractère du soldat français, si audacieux et si opiniâtre quand il s'agit de marcher en avant. Il avait le pressentiment du succès.

Le maréchal Soult, loin de se rendre à ces raisons, persista dans son avis de ne rien entreprendre ; et, prétextant que l'empereur n'avait point ordonné cette expédition, avant de la commencer, il exigea un ordre écrit du roi.

En quittant Madrid, Joseph se fit accompagner de ses ministres, des principaux officiers de sa maison et de sa garde : il en

partit le 8 janvier 1810, et trois jours après, il se trouva à la tête de soixante mille hommes, au pied de la Sierra Morena, dont les crêtes avaient été soigneusement fortifiées par les insurgés.

Le centre de l'armée, composé du corps du maréchal Mortier et de la réserve, sous les ordres du général Desselles, suivait la grande route de Madrid à Cadix ; l'aile gauche, commandée par le général Sébastiani, marchait sur Lenarès ; l'aile droite, qui avait pour chef le maréchal Victor, se dirigeait sur Almaden. Le mouvement s'opérait simultanément. En peu d'heures les positions formidables de l'ennemi furent emportées, et l'armée insurgée mise en déroute ; on fit dix mille prisonniers.

Le roi arriva devant Séville avec une telle rapidité, que les membres de la junte centrale furent obligés de se disperser, pour se réfugier isolément et précipitamment à Cadix.

Un conseil de guerre, où se trouvèrent les principaux chefs de l'armée française, eut lieu dans un village voisin de Séville, à Alcala de Guadaira ou de los Panaderos.

Deux projets y furent discutés : l'un était de marcher immédiatement sur Cadix, en laissant seulement un corps d'observation devant Séville. On avait la presque certitude d'entrer facilement dans l'île de Léon et à Cadix ; ces deux points étaient dégarnis de troupes, et sans moyens préparés de défense. L'arrivée de la junte réfugiée, celle des fuyards militaires et civils, et surtout la nouvelle de la dernière et complète défaite de l'armée insurgée, y avaient causé une stupeur générale ; tout y était confusion et désordre. Les chefs les plus compromis ne s'étaient réfugiés dans cette ville, qu'afin de chercher à s'y embarquer pour Gibraltar.

L'autre projet consistait à occuper Séville, avant de marcher sur Cadix, pour ne pas laisser derrière soi, au pouvoir de l'ennemi, une cité importante, populeuse, et qui renfermait sans doute un grand nombre de soldats, débris de l'armée qui venait d'être détruite.

Le roi voulait terminer la guerre, il était d'avis de marcher sur Cadix ; le major-général opinait pour entrer d'abord à Séville. Le maréchal avait pour lui l'autorité d'une grande réputation militaire et les sentimens secrets des généraux, que la prolongation de la guerre faisait maîtres des provinces espagnoles. Il ramena à son opinion la majorité du conseil, en disant : « Qu'on me laisse prendre Séville, et je réponds de Cadix. » Le roi fut obligé de céder, avec la conviction, pourtant, que son avis était meilleur que celui du maréchal. Effectivement, quand plus tard, après l'occupation de Séville, on marcha sur Cadix, les insurgés, secourus par les Anglais, avaient repris confiance ; des munitions et des renforts étaient arrivés de Gibraltar ; l'île de Léon avait été fortifiée, le duc d'Albuquerque (un jour seulement avant l'arrivée des Français) avait réussi à s'y jeter avec une division de huit mille hommes, seul reste de l'armée d'Estramadure. Au lieu d'une entrée triomphale, c'est un siége qu'il fallut faire.

C'est donc à tort que quelques écrivains militaires ont imputé au roi ce retard qui a eu des conséquences incalculables. L'occupation de Cadix, en coupant court à la guerre péninsulaire, aurait sauvé le trône de Joseph et peut-être par contre-coup le trône même de Napoléon. La fortune de l'empereur n'a eu que deux écueils : Cadix et Moscou.

Le caractère, la loyauté, les talens administratifs, toutes les qualités vraiment grandes de Joseph ont été méconnues en

France. Ce prince n'y a été jugé que sur les allégations calomnieuses des Anglais et des insurgés espagnols. Sa conduite à Paris en 1814, si peu connue et si mal appréciée, comme je le ferai voir dans la suite de ces mémoires, a été aussi l'occasion de jugemens bien injustes. C'était une rage alors dans un certain monde d'attaquer l'empereur et sa famille : le grand homme était tombé. Les soldats de Napoléon eux-mêmes, qui avaient servi momentanément sous les ordres du roi d'Espagne, ont aussi contribué à répandre des imputations erronées, souvent mensongères, sur Joseph. Parmi les Français, soldats, officiers, généraux, nul ne voulait comprendre quels devoirs de protection et de clémence le titre de chef de la nation espagnole imposait au frère de Napoléon ; nul ne voulait admettre que l'Espagne fût un pays à ménager, l'Espagnol un allié naturel à ramener par de bons traitemens, à conquérir par la douceur. Soit ambition, soit cupidité, soit vengeance, la péninsule leur semblait à tous une proie à dévorer, et ses habitans des brigands à égorger. Il y eut une époque de la guerre (en 1808) où d'horribles cruautés justifiaient en quelque sorte d'horribles représailles, où le sang demandait du sang ; mais déjà à la fin de 1809 et au commencement de 1810 la férocité, d'ailleurs fort exagérée, des Espagnols, avait disparu pour faire place à un vif désir de repos et de tranquillité, et, comme nous le verrons plus loin, Joseph serait sans doute venu à bout de pacifier son royaume, si l'empereur Napoléon eût voulu le lui laisser gouverner.

Au lieu de trouver à Séville, comme le maréchal Soult avait paru le craindre, une population ennemie ou au moins mal disposée, Joseph fut accueilli par les acclamations d'une multitude empressée de le voir ; il répondit à ces témoignages d'affection par des marques d'une noble confiance. Pendant le court séjour

qu'il fit dans cette capitale de l'Andalousie, il sortait souvent à pied, sans escorte, et même sans suite, pour aller visiter les beautés de la ville, le port et le pont du Guadalquivir, la tour d'Hercule, l'alcazar mauresque, palais des anciens rois arabes, la cathédrale célèbre où les cendres de Christophe Colomb reposent à côté de celles des illustres capitaines de la maison de Gusman, la tour avec sa colossale girouette qui donne son nom à l'église, la Giralda ; enfin tous ces édifices remarquables, ces monumens curieux dont la réputation s'est si bien répandue en Espagne avec le dicton populaire :

Quien no ha visto Sevilla,
No ha visto maravilla.

Dans ces promenades, le roi profitait parfois de son incognito, pour répandre ses bienfaits sur les pauvres familles victimes de la guerre.

Nous avions à Madrid, en 1811, à l'hôtel des Pages, un enfant de huit ans, appelé, je crois, Manuel Liria, orphelin resté seul de cinq frères, morts en combattant contre le roi tant à Talaveyra qu'à Ocaña et à la Sierra Morena. Cet enfant appartenait à une famille honorable qui avait servi le pays avec distinction dans les armées de terre et de mer ; son père et son oncle étaient morts à Trafalgar. Privé de tout appui, il avait été recueilli à Séville par un ouvrier du faubourg de Triana, ancien matelot du vaisseau monté par son père, et chez lequel le roi le vit dans une des promenades dont je viens de parler. Joseph fut frappé de la grâce et de la noblesse de sa physionomie, et ayant appris quelles étaient sa famille et sa malheureuse position, il demanda qu'il lui fût confié pour en prendre soin. Le bon vieux matelot ne consentit pas sans peine à se séparer du fils de son ancien officier. L'enfant fut pré-

senté au roi par l'alcade del barrio. Joseph annonça qu'il pourvoirait à son éducation, et dit au magistrat qui le lui conduisait : « En France, nous estimons que les fautes sont personnelles. Cet enfant est innocent de la haine aveugle que ses frères m'ont portée sans me connaître. Roi d'Espagne, je dois, en prenant soin de lui et en le faisant élever, payer la dette de la nation envers sa famille. » Puis il ajouta avec chaleur : « Il convient que des services rendus au pays soient un patrimoine qu'un père puisse laisser à ses enfans. Si la nation est reconnaissante, cette fortune sera la plus enviée, car elle sera du moins à l'abri des coups du sort. » Le jeune Liria fut envoyé aux Pages à Madrid, et quand Joseph nous passait en revue, il ne manquait jamais de s'enquérir de la santé et des progrès de son petit protégé. Nous avons quitté Madrid en 1813, cet enfant resta alors dans l'hôtel avec quelques autres de nos camarades, dont les parens n'habitaient pas la capitale. J'ignore ce qu'il est devenu. Joseph avait recueilli les serviteurs de Ferdinand vii et de Charles iv, Ferdinand vii aura-t-il donné asile à ce page du roi Joseph ?

En franchissant la Sierra Morena, le roi avait annoncé l'intention de tenir les cortès à Grenade, au mois de mars suivant. Cordoue s'était rendue sans coup férir. Grenade et Jaen imitèrent cet exemple. Les capitales des quatre royaumes de l'Andalousie se trouvaient ainsi en son pouvoir.

Joseph n'eut jamais lieu de se repentir de la confiance qu'il témoigna aux Andalous, pendant son séjour dans leur province, bien qu'elle l'ait quelquefois entraîné à des actes qui paraissaient téméraires. En voici un qui m'a été raconté par un témoin oculaire, et qui se rattache à la tournée que le roi fit en Andalousie, après son excursion au port Sainte-Marie.

Le roi voyageait ordinairement avec un escadron de sa garde. Il suivait la route de Ronda à Malaga. On marchait dans la montagne. La chaleur était forte ; les chevaux, harassés, avaient ralenti le pas. Le roi, pressé d'arriver, apercevant à peu de distance une ville où il comptait faire halte, prit les devans, seul avec un aide-de-camp ; un temps de galop le conduisit aux portes de la ville. Il y entra au moment où la guérilla de Lopez Muñoz, chef de contrebandiers célèbre sur la côte, était à cheval au milieu de la place. Il n'y avait pas à délibérer. L'aide-de-camp engageait le roi à retourner sur ses pas. Ce parti avait aussi son danger, le cheval du roi était fatigué de sa course. Joseph s'avança hardiment, mit pied à terre devant une maison d'assez belle apparence, et y entra. Là, il se nomme au maître de la maison, stupéfait de recevoir un pareil hôte, et lui ordonne d'appeler le chef de la guérille. Celui-ci arrive : « Commandant, lui dit le roi, je vais passer votre troupe en revue, faites prendre les armes. » Le brave Lopez est d'abord un peu étonné de l'ordre qu'il reçoit, mais il avait apparemment déjà entendu parler de Joseph favorablement, comme en parlaient communément les Andalous éclairés ; il prit son parti sur-le-champ : — « Sire, vous allez être obéi. » — Et, remontant à cheval, il commande à ses soldats de mettre le sabre à la main. Joseph se montre. Il est accueilli par les cris de viva el rey José, poussés par les contrebandiers, et auxquels se mêlent ceux du peuple de la ville, attiré par ce spectacle inattendu. Il passe la troupe en revue, traverse les rangs, dit au chef quelques mots flatteurs sur l'air martial de ses hommes, sur la propreté des sabres et des trahucos (trombones), puis il lui annonce qu'il les prend tous à son service pour former le noyau d'un régiment de chasseurs d'Andalousie. Ces paroles sont accueillies par de nouvelles acclamations ; Joseph rentre dans sa maison. Un quart

d'heure après, quand l'Ayuntamiento se présenta pour lui offrir ses hommages, il trouva deux contrebandiers, complètement armés, en faction à la porte du roi, et des guirlandes de chaînes de fer décoraient déjà les murailles de l'escalier. Ce qui manqua tout gâter, ce furent les chevau-légers de la garde, qui, inquiets du brusque départ du roi, arrivaient au trot et en hâte. Voyant cette troupe de paysans armés réunis sur la place devant une maison, où le roi, causant au balcon avec Lopez Muñoz, leur semblait gardé à vue, ils allaient sabrer sans autre explication, quand l'aide-de-camp envoyé par Joseph arriva à temps, pour empêcher qu'une aventure, qui avait si bien commencé, n'eût un aussi triste dénoûment.

À Grenade, en visitant l'enceinte fortifiée du palais mauresque de l'Alhambra, le roi Joseph s'arrêta avec un douloureux intérêt dans la tour qui avait servi de prison au général Franceschi-Delonne, son aide-de-camp et son ami. Ainsi que l'inconnu prisonnier de Gisors, dont les sculptures originales et délicates, hiéroglyphes encore inexpliqués, font le désespoir des antiquaires et l'admiration des artistes, le malheureux général, habile dessinateur, avait esquissé, sur les murailles de son cachot, les événemens de sa vie et de sa captivité. Tantôt tracés au crayon, tantôt colorés avec le sang, qu'il avait tiré de ses veines, lorsque ses crayons lui avaient été enlevés, ses dessins reproduisaient les sentimens divers de son âme. C'était une suite de petits tableaux historiques, de portraits de famille, de mordantes caricatures, remarquables par l'ordonnance, par la verve et par l'expression. À côté d'un chiffre amoureux, auprès du portrait mélancolique de sa femme, ou de la tête gracieuse de son enfant, on voyait l'image burlesquement crayonnée du chef de partisans qui l'avait arrêté. C'était un guérillero, moine défroqué, surnommé el Capuchino.

Le général avait aussi retracé, de mémoire et avec une étonnante vérité, les traits de ses deux compagnons d'infortune, le lieutenant Bernard, son aide-de-camp (aujourd'hui chef de bataillon d'état-major) et le capitaine Anthoine de Saint-Joseph (aujourd'hui maréchal-de-camp). Dans sa fantaisie, il s'était plu à peindre différentes circonstances, qui lui rappelaient son récent mariage. Il aimait passionnément sa femme : quelque part, dans un recoin discret du mur, il l'avait représentée lui apportant dans ses bras leur enfant, né pendant sa captivité, tête charmante que le pauvre père n'avait pas vue et qu'il avait été forcé de deviner. Il avait aussi dessiné quelques scènes de sa vie militaire, et entre autres le moment où, au bivouac d'Austerlitz, Napoléon lui avait témoigné sa satisfaction de sa belle conduite pendant la bataille. Mais la verve de Franceschi s'était principalement exercée contre le moine guerrier qu'il considérait comme la cause de son infortune ; la figure du capucin était reproduite de cent façons différentes, ou grotesques ou horribles, tantôt avec sa robe de bure et le grand capuchon, tantôt avec l'accoutrement, le cheval et les armes d'un chef de bande : ici on voyait le moine pendu à un arbre, là il était représenté, monté sur un âne, le visage tourné en arrière, tenant dans ses mains la queue de l'animal et promené en signe de mépris au milieu d'une foule ricanante. Plus loin, il était renfermé dans une cage, et comme le lion que don Quichotte voulait combattre, conduit sur une charrette avec une ménagerie de bêtes féroces. Au-dessus de chaque dessin on lisait une inscription en français, en italien ou en espagnol, pleine de haine ou de douleur.

Il y a lieu de penser que les mauvais traitemens qu'on avait fait subir au général, avaient mêlé un peu de folie à son désespoir.

Le général de division Franceschi, un des officiers les plus braves de nos armées, et auquel je m'étonne que les biographies contemporaines n'aient consacré aucun article, commandait, en 1809, la cavalerie légère de l'armée de Portugal. À la rentrée de cette armée en Espagne, après l'évacuation d'Oporto, il avait été chargé par le maréchal duc de Dalmatie d'aller rendre compte au roi Joseph des opérations de la campagne. Parti de Zamora à franc étrier, sans escorte, et accompagné seulement des deux officiers dont j'ai cité les noms plus haut, il avait été fait prisonnier aux environs de Toro par la guérille du Capuchino. Ce chef, dont la conduite ne méritait pas la haine que lui avait vouée le général Franceschi, n'avait pu empêcher ses prisonniers d'être pillés ; il leur avait du moins sauvé la vie en les faisant conduire au duc del Parque, qui commandait alors à Ciudad Rodrigo.

Le général reçut Franceschi et ses compagnons de captivité avec les égards que se témoignent entre eux les gens de guerre ; mais il avait des ordres, et il dut envoyer ses prisonniers à Séville, à la disposition de la junte, qui s'était emparée du gouvernement suprême de l'insurrection. Malheureusement cette junte se composait d'individus qui pour conserver le pouvoir, étaient obligés de caresser les passions et les fureurs de la multitude. Elle traita des prisonniers de guerre comme des malfaiteurs, et permit qu'ils fussent exposés aux outrages de la populace pendant le voyage de Séville à Grenade, où elle les envoya pour être renfermés dans l'Alhambra. Le prétexte des mauvais trailemens auxquels ces malheureux furent en butte, était leurs fonctions dans la maison militaire de Joseph ; le général Franceschi, comme aide-de-camp du roi ; le lieutenant Bernard, comme fourrier du palais. Le capitaine Anthoine de Saint-Joseph, aide-de-camp du maréchal Soult

et beau-frère du maréchal Suchet, avait eu le bonheur d'obtenir promptement d'être échangé.

À Grenade, le général Franceschi fut séparé de son aide-de-camp et confiné dans un étroit cachot, où il pouvait à peine faire trois pas le long d'un méchant grabat. Les habitans de la ville étaient honteux de la conduite de ses geôliers à son égard. Ils lui témoignèrent plus d'une fois une vive sympathie, soit par leurs gestes, dans les courts instans où ils l'apercevaient prenant l'air sur la plate-forme de la tour, soit en lui donnant des sérénades que son oreille italienne savourait avec enivrement. L'intérêt général qu'on lui témoignait aurait peut-être forcé le commandant de l'Alhambra à permettre que des adoucissemens fussent apportés à une captivité inique, et que la conduite généreuse des Français envers les prisonniers espagnols rendait infâme, lorsque la marche de nos troupes sur l'Andalousie fit donner l'ordre de conduire à Carthagène le général et son aide-de-camp. On les y transféra. La sympathie publique les y suivit, et se prononça en leur faveur assez vivement, pour que de généreux ennemis, indignés de la barbarie dont on usait envers eux parce qu'ils tenaient au roi Joseph, songeassent à les délivrer. Les gardes de la prison mirent un prix à leur évasion. Des Carthagénois, qui avaient des parens prisonniers de guerre en France et qui étaient reconnaissans des soins qui leur étaient prodigués, se chargèrent de réunir les fonds demandés ; ce fut l'objet d'une collecte secrète, à laquelle bien des hommes charitables voulurent contribuer, et qui honore ceux qui en eurent l'idée.

La somme nécessaire pour obtenir la liberté du lieutenant Bernard fut réunie la première ; celle demandée pour le général était beaucoup plus considérable. M. Bernard sortit de prison.

Les sbires du gouverneur et les agens de la junte se livrèrent en vain aux recherches les plus actives et les plus minutieuses pour découvrir sa retraite. Les libérateurs du jeune officier étaient trop heureux et trop fiers de leur succès pour le laisser reprendre. Ils exigèrent même qu'il se prêtât à une mystification qui fut faite au gouverneur, homme méprisé et détesté. C'était pendant le carnaval. On conduisit Bernard déguisé à un bal masqué où le chef espagnol devait se rendre. Là, au milieu des éclats de rire de tous ceux qui étaient dans le secret (et ils étaient nombreux), le captif et le geôlier figurèrent à la même contredanse. Le lendemain le capitaine d'un navire qui mettait à la voile reçut l'officier français à son bord, et le débarqua sur la plage de Malaga, à peu de distance de nos avant-postes.

L'heureuse issue de cette première tentative encouragea les amis du général Franceschi. Ils redoublèrent d'efforts ; mais l'infortuné captif ne devait ni revoir sa patrie ni voir son enfant. Atteint par les émanations humides et malsaines de sa prison, privé de tout secours médical, il succomba au moment où la somme, prix de sa liberté, allait être comptée à ses gardiens. Sa mort fut un deuil général pour la haute société de Carthagène.

Madame Franceschi, qui habitait la France, avait appris l'évasion de M. Bernard ; elle s'attendait à la délivrance de son mari. On lui cacha long-temps le sort du malheureux prisonnier. On prit des précautions pour ne lui faire arriver que par degrés la terrible nouvelle. Alors, tout entière à sa douleur, elle rejeta les consolations que lui offrait la tendresse paternelle, et, refusant de prendre aucun aliment pour soutenir une existence qui lui était devenue à charge, elle mourut bientôt, heureuse, dit-elle en mourant, d'aller retrouver son mari.

À Séville, Joseph régla, par différens décrets, la division du territoire, l'administration civile et la formation des gardes nationales sous le nom de gardes civiques. Ce fut dans cette ville qu'il apprit les obstacles qui avaient empêché les Espagnols, ses partisans, d'entrer en négociation avec les réfugiés de Cadix, comme le lui avaient proposé les députés de l'Andalousie ; ils avaient été arrêtés par les Anglais.

Cependant, malgré cette difficulté, tels étaient alors, dans les masses, le besoin du repos et le désir d'une paix générale, telle était, parmi les hommes éclairés, la conviction des bonnes intentions et des royales qualités de Joseph, que l'entière pacification de l'Espagne n'aurait encore été qu'ajournée, si Napoléon lui-même, par un décret inopportun et impolitique, ne fût en quelque sorte devenu l'auxiliaire des intrigues britanniques, et l'ennemi le plus réel du trône de son frère.

L'empereur était fatigué des sacrifices que coûtait à la France l'opposition obstinée des insurgés espagnols. Il déclara qu'il voulait qu'à l'avenir la guerre nourrît la guerre. Cédant aux rapports intéressés de quelques généraux français, qui ne voyaient dans la péninsule qu'une mine riche à exploiter, il institua des gouvernemens militaires dans chacune des provinces de l'Espagne. Le général de division devint le président de la junte administrative, l'intendant espagnol n'en fut plus que le secrétaire. Le prétexte apparent de cet ordre était l'avantage de réunir le commandement civil et militaire dans les mains des généraux qui commandaient les troupes de chaque gouvernement, et de les investir ainsi des pouvoirs les plus amples, afin qu'ils retirassent de ces pays, non-seulement ce qui était nécessaire pour la solde, l'équipement et la subsistance des soldats, mais encore pour rétablir le maté-

riel de l'armée, remonter la cavalerie, réparer et augmenter l'artillerie, etc. L'opinion générale fut que l'on voulait, par cette mesure, préparer l'incorporation à la France des provinces au nord de l'Ebre, et peut-être même de quelques autres, si l'Espagne et le Portugal se soumettaient entièrement. Le décret impérial qui traitait l'Espagne en pays conquis, fut publié au moment où Joseph tendait par tous ses efforts à calmer l'exaspération des Espagnols et à étouffer l'insurrection. Le nouvel état de choses qu'on établit, ne pouvait manquer de détruire tout le bien que la conduite noble et mesurée du roi avait produit. Les Espagnols comprirent qu'il s'agissait d'honneur national, ils devinèrent les vues ambitieuses de l'empereur. L'effervescence apaisée se ranima, l'insurrection reprit des forces, les guérilles rentrèrent en campagne.

Trompé dans ses espérances de pacification, Joseph avait quitté l'Andalousie, dont le maréchal Soult avait pris le commandement supérieur. Après cinq mois d'absence, il était revenu à Madrid, mais il n'avait pas attendu l'effet désastreux produit par le décret impolitique de Napoléon pour adresser d'énergiques protestations au chef du gouvernement français. Deux notes avaient déjà été remises à M. le comte de Laforest, ambassadeur de France en Espagne, lorsque, trouvant que ces notes ne produisaient pas assez promptement l'effet qu'il en attendait, le roi ordonna à son ministre des affaires étrangères de se rendre à Paris, en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Le but de la mission du duc de Santa-Fé n'était pas seulement, comme on l'a publié dans le Moniteur du temps, de féliciter l'empereur sur son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche, mais bien de lui représenter les graves inconvéniens qui résultaient de l'établissement récent des gouvernemens militaires. Joseph en était si préoccupé et si affec-

té, que, pendant cette ambassade, qui fut de courte durée, il envoya encore à Paris, pour appuyer les représentations de M. Azanza, le marquis d'Almenara, son ministre de l'intérieur, avec l'ordre exprès de déclarer qu'il renonçait à la couronne d'Espagne, si l'empereur persistait à vouloir attaquer l'intégrité du territoire espagnol.

La situation de l'empereur était alors si compliquée et tellement critique, que, pour la suppression des gouvernemens militaires, il ne put condescendre aux désirs du roi. Les deux ministres rapportèrent à Madrid des espérances, mais non un résultat positif de leur mission.

Les rapports que le roi recevait de chaque province de l'Espagne, devenaient de plus en plus sombres. Les généraux français traitaient l'Espagne tout-à-fait en pays conquis. Les ministres de Napoléon imitèrent leur exemple, et de jeunes auditeurs au conseil d'état, nommés à Paris intendans civils, vinrent s'emparer, au nom de l'empereur, de l'administration des provinces entre l'Ebre et les Pyrénées. Bientôt le roi apprit qu'au mépris de l'acte qui l'avait placé sur le trône d'Espagne, la question d'ajouter au territoire français les provinces de Biscaye, de Navarre et de Catalogne, s'agitait encore dans le cabinet impérial. Il n'y avait plus à hésiter. Joseph se décida à aller lui-même à Paris. Il profita de l'occasion apparente que lui offrait le baptême prochain du roi de Rome, et partit. À Saint-Jean-de-Luz, on voulut lui opposer un ordre de l'empereur qui défendait de le laisser pénétrer jusqu'à la capitale. Le but de son voyage était trop grave et trop important pour qu'il se laissât retenir par la crainte de mécontenter son frère. Il passa outre, arriva à Paris et se présenta devant l'empereur.

Là, dans une entrevue qui fut orageuse, Joseph lui déclara que, ne pouvant pas faire le bonheur de l'Espagne, il renonçait à régner sur ce pays ; qu'il voulait être roi et non pas oppresseur. Napoléon, alarmé de cette chaleur généreuse, et redoutant l'effet moral que pouvait produire une telle abdication, se décida, afin de calmer son frère, dont il aimait la personne et dont il estimait le caractère, à abandonner ses prétentions sur la péninsule. Pour le déterminer à retourner en Espagne, il lui donna l'assurance positive que les gouvernemens militaires cesseraient bientôt, et que l'administration des provinces serait rendue aux autorités espagnoles.

Dans cette occasion, voulant fournir au roi les moyens de réprimer les excès des chefs militaires, l'empereur lui donna le titre et les pouvoirs de généralissime des armées françaises en Espagne.

Pour prouver à son frère que les gouvernemens militaires n'avaient pas été sans résultats utiles, Napoléon lui fit savoir qu'ils avaient déjà produit un bon effet sur le gouvernement anglais, qui offrait de quitter le Portugal, si les troupes françaises évacuaient l'Espagne, et de le reconnaître comme roi, si la nation voulait bien l'adopter pour tel, et si la France consentait de son côté à reconnaître la maison de Bragance en Portugal.

C'est dans l'espoir du succès de cette négociation avec l'Angleterre, et de l'exécution fidèle des promesses de l'empereur, que Joseph revint à Madrid, où il recommença à défendre avec courage ses sujets espagnols contre les vexations des généraux français. Mais la désobéissance de ces derniers rendait souvent inutiles et ses efforts et sa bonne volonté. Ils étaient encouragés dans leur résistance par le gouvernement impérial, dont les mi-

nistres et les agens en Espagne voyaient avec peine l'autorité que l'empereur avait donnée au roi. Bientôt même ceux-ci annoncèrent hautement que le décret de réunion des provinces septentrionales de la péninsule, n'avait été qu'ajourné, et qu'il serait incessamment publié dans le Moniteur. Les avis que le roi recevait directement de Paris confirmaient cette malheureuse nouvelle.

Enfin, désespérant d'atteindre le but honorable, qu'il s'était proposé, de la pacification et de la prospérité de l'Espagne, tant que cette monarchie serait menacée d'un démembrement, il se décida à donner suite à son projet d'abdication, et il adressa à la reine Julie, sa femme, les lettres que nous allons reproduire, parce qu'elles font parfaitement connaître quels sentimens animaient le prince, dont on a trop souvent méconnu le caractère et calomnié la conduite.

À LA REINE JULIE.

Madrid, 23 mars 1812.

« Ma chère amie, tu remettras la lettre que je t'envoie pour l'empereur, si le décret de réunion a lieu et s'il est publié dans les gazettes.

« Dans tout autre cas, tu attendras ma réponse.

« Si le cas de la remise de ma lettre arrive, tu m'enverras par un courrier la réponse de l'empereur et les passeports.

« Joseph. »

Àcette lettre était jointe une lettre pour l'empereur, où l'abdication de la couronne d'Espagne est nettement exprimée : la voici :

À L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Madrid, 23 mars 1812.

« Lorsqu'il y a bientôt un an, je demandai à votre majesté son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner, et j'y suis : elle eut la bonté de me dire, qu'au pis aller, je serais à temps de la quitter, si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas ; que dans ce cas, votre majesté m'assurerait un asile dans le midi de l'empire, où je pourrais partager ma vie avec Morfontaine.

« Sire, les événemens ont trompé mes espérances ; je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l'espoir d'en faire : je prie donc votre majesté de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle daigna me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre ans ; je n'ai jamais eu d'autre but, en l'acceptant, que celui de faire le bonheur de cette monarchie. Cela n'est pas en mon pouvoir.

« Je prie votre majesté de m'agréer au nombre de ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui avait donné.

« Joseph. »

Il est à remarquer que lorsque le roi Joseph signait cette honorable renonciation à la couronne, la péninsule était occupée par une armée nombreuse et triomphante ; la bataille des Arapyles n'avait pas commencé les désastres des Français en Espagne, et enfin la campagne de Russie n'avait pas encore ébranlé le trône de Napoléon.

Une seconde lettre du roi à sa femme explique très bien et sa position et ses vœux, et les motifs qui réglaient alors sa conduite. Je la transcris encore.

À LA REINE JULIE.

Madrid, 23 mars 1812.

« Ma chère amie, M. Deslandes, qui te remettra cette lettre, te donnera tous les détails que tu pourras désirer sur ma position. Je vais t'en parler moi-même, afin que tu puisses la faire connaître à l'empereur, et qu'il prenne un parti quelconque : tous me conviennent pour sortir de ma situation actuelle.

« 1 Si l'empereur fait la guerre à la Russie et qu'il me croie utile ici, je reste avec le commandement général et l'administration générale.

« S'il fait la guerre et qu'il ne me donne pas le commandement et ne me laisse pas l'administration du pays, je désire rentrer en France.

« 2 Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, soit que l'empereur me donne le commandement, ou ne me le donne pas, je reste encore tant qu'on n'exigera rien de moi qui puisse faire croire que je consens au démembrement de la monarchie, tant que l'on me laissera assez de troupes et de territoire, et que l'on m'enverra le million de prêt mensuel que l'on m'a promis.

« J'attends dans cet état tant que je peux, parce que je mets mon honneur autant à ne pas quitter l'Espagne trop légèrement, qu'à la quitter dès que, durant la guerre avec l'Angleterre, on exigera de moi des sacrifices que je ne peux ni ne dois faire qu'à la

paix générale, dans le but du bien de l'Espagne, de la France et de l'Europe.

« Un décret de réunion de l'Ebre qui m'arriverait à l'improviste me ferait partir le lendemain.

« Si l'empereur ajourne ses projets à la paix, qu'il me donne les moyens d'exister pendant la guerre.

« Si l'empereur incline à ce que je quitte, ou à l'une des mesures qui me ferait quitter, il m'importe de rentrer en France en paix avec lui, et avec son consentement sincère et entier. J'avoue que la raison me dicte ce parti, si conforme à la situation de ce malheureux pays, si je ne peux rien pour lui ; si conforme à mes relations domestiques qui ne m'ont pas donné d'enfant mâle, etc.

« Dans ce cas là, je desire obtenir de l'empereur une terre dans la Toscane ou dans le midi à 300 lieues de Paris. Je pourrai y passer une partie de l'année et l'autre à Morfontaine. Les événemens et une position aussi fausse que celle où je me trouve, si éloignée de la droiture et de la loyauté de mon caractère, ont beaucoup affaibli ma santé ; l'âge arrive aussi : il n'y a donc que l'honneur et le devoir qui puissent me retenir ici ; mes goûts m'en chassent, à moins que l'empereur ne se prononce différemment qu'il n'a fait jusqu'ici.

« Je t'embrasse ainsi que mes enfans.

« Joseph. »

Les lettres de Joseph ne parvinrent pas à la reine.

M. Deslandes, qui en était porteur, et qui, pour réparer une santé affaiblie par les fatigues et les veilles, revenait en France

avec sa famille, n'arriva pas à sa destination. Le convoi dont il faisait partie fut arrêté, à deux marches de la France, dans le défilé de Salinas, par une des guérilles aux ordres de Mina. Les insurgés massacrèrent l'escorte, s'emparèrent du convoi et le pillèrent. M. Deslandes fut tué en cherchant à protéger sa famille et à conserver les dépêches qui lui étaient confiées. M. Deslandes parlait très bien espagnol ; il voulut recommander sa femme, alors enceinte de sept mois, à un officier insurgé, témoin du pillage de sa voiture ; la pureté de son langage le fit prendre pour un Espagnol et causa sa fin. Un paysan le frappa d'un coup mortel, en l'appelant traydor (traître). Il tomba dans les bras de sa malheureuse femme. Le général Mina, qui arriva comme il expirait, témoigna une profonde affliction de ce funeste événement. Il chercha par des égards empressés à adoucir la position de madame Deslandes, et il la fit mettre en liberté trois mois après, aussitôt que son accouchement et l'état de sa santé permirent de la reconduire aux avant-postes français. La mort de M. Deslandes forme l'épisode principal d'un tableau de M. le général Lejeune qui a été remarqué à l'exposition de 1819.

Cependant, la réunion, dont l'Espagne était menacée, n'eut pas lieu : Napoléon ajourna ses projets sur la péninsule ; il venait de décider l'expédition de Russie. Le regard de l'aigle, si longtemps fixé sur le Midi, venait de se tourner brusquement vers le Nord.

Abel Hugo.

Le général qui commandait la garde impériale, détachée à Madrid en 1808, soutenait hautement que les choses n'iraient jamais bien, tant que les réverbères de la rue d'Alcala ne seraient pas remplacés par des grands d'Espagne. Il proposait, lors de la

première entrée du roi à Madrid, en 1808, de placer ses Mamelouks dans l'escorte, et de les charger de couper les têtes de ceux, qui, se trouvant sur le passage de sa majesté, ne lui ôteraient pas leurs chapeaux.

Voici un trait qui est resté ignoré jusqu'à ce jour, et dont l'authenticité est certaine :

En 1815, le roi Joseph fut prévenu qu'un assez grand nombre de familles espagnoles réfugiées en France, et dont les chefs avaient embrassé sa cause, se trouvaient dans une profonde misère ; leurs biens en Espagne étaient sous le séquestre, et des décrets de proscription leur interdisaient la rentrée de leur pays. Joseph fut très sensiblement affecté du malheur de ses anciens sujets. C'était pendant les cent jours, et il n'avait à sa disposition aucune somme considérable ; il donna ordre alors de vendre secrètement sa vaisselle plate, et il en fit remettre le produit à M. le marquis de San Adrian, grand d'Espagne, qui avait été attaché à sa maison, et à M. de Arce, patriarche des Indes, en les chargeant d'en faire la répartition aux plus nécessiteux de leurs compatriotes. Il exigea seulement que les distributeurs de ses bienfaits gardassent le silence le plus absolu sur la source d'où ils provenaient : « ne voulant pas, dit-il, enchaîner par la reconnaissance ceux de ces malheureux Espagnols qui, à l'aide de leurs amis ou de leurs parens, pourraient obtenir de retrouver en Espagne un emploi et une patrie. »

L'origine de cet usage ne m'est pas connue ; un Espagnol fort instruit des antiquités de son pays pense qu'elle remonte aux temps féodaux. La visite du roi affranchissait alors de toute servitude ; et, en mémoire de cet affranchissement, on suspendait des chaînes à la maison qu'il avait habitée ou visitée.

Ce fut l'occasion du voyage que M. le duc d'Orléans (aujourd'hui Louis-Philippe I) fit, à cette époque, en Espagne. On sait que les intrigues de l'Angleterre s'opposèrent alors à ce qu'un commandement militaire fût donné à ce prince.

Les cortès, qui se réunirent peu de temps après, au lieu de chercher, comme la régence, un appui dans la coopération d'un homme, crurent devoir en demander à ces grands principes de libertés publiques, qui faisaient tant de partisans au roi Joseph ; ce fut en quelque sorte pour lutter avec lui dans le champ des institutions constitutionnelles, pour le combattre dans son action sur les intelligences, que la célèbre constitution de 1812 fut rédigée. Cela ressort de tous les discours qui furent prononcés

Néanmoins, il faut le dire, tant que les armées françaises occupèrent l'Espagne, la constitution de Cadix eut peu d'influence sur l'esprit du peuple espagnol, et par suite sur les événemens de la guerre. Elle y resta même presque inconnue jusqu'en janvier 1814, où la rentrée de nos troupes en France permit aux cortès et à la régence de venir siéger à Madrid.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Souvenirs_sur_Joseph_Bonaparte. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.